

Міністерство освіти і науки України
Сумський державний педагогічний університет імені А.С. Макаренка

Légendes françaises

Методичні рекомендації
до читання французькою мовою

Суми
СумДПУ імені А.С. Макаренка
2024

УДК 811.133.1(072)

Б76

*Рекомендовано до друку рішенням Вченої ради
Сумського державного педагогічного університету імені А.С. Макаренка
(протокол № 11 від 20 травня 2024 року)*

Укладачі:

Божко І.С., Кінжегулова Н.В.

Рецензенти:

Багацька О.В. – кандидат філологічних наук, доцент кафедри англійської філології та лінгводидактики;

Солощенко В.М. – кандидат педагогічних наук, доцент кафедри теорії та практики романо-германських мов.

Божко І. С. , Кінжегулова Н. В.

Б76 *Légendes françaises* = Французькі легенди : метод. рекомендації до читання фр. мовою / уклад. І. С. Божко., Н. В. Кінжегулова – Суми : СумДПУ імені А.С. Макаренка, 2024. – 105 с.

Методичні рекомендації до читання французькою мовою включають легенди різних регіонів Франції, які супроводжуються завданнями переважно дискусійного та пошукового характеру. До більшості легенд подано гейміфіковані лексичні вправи. Методичні рекомендації призначені для студентів-філологів III курсу спеціальності 014 Середня освіта, щоб супроводжувати такі вибіркові курси, як «Аналітичне читання французькою мовою», «Країнознавство Франції» та подібні.

УДК 811.133.1(072)

© Божко І.С., Кінжегулова Н.В., 2024

© СумДПУ імені А.С. Макаренка, 2024

TABLE DES MATIERES

Sainte Geneviève.....	5
La légende de Pyrène	8
Le retour de Guillaume	11
La reine des poissons.....	18
L'enfant qui gaspilla son bien	21
L'histoire du forgeron Misère	24
Jean Carnaval, le petit berger.....	36
Le morceau manquant.....	40
Les deux jumeaux	42
La flûte du berger Meyot.....	46
Jean de l'Ours	53
Le puits qui parle.....	61
Les trois oranges	63
L'oiseau qui dit la vérité	66
Diableries.....	70
Le diable serrurier	70
Pour cent écus	73
Construction du pont	74
En passant par Meaux.....	76
Le renard et le loup	77
Les trois aveugles de Compiègne.....	81
L'écolier et la meunière.....	86

Les sourds	89
Princes des voleurs	91
A la veillée	96
Qui paiera ?	96
Grégoire	97
Le malin.....	98
Le retour de Lautrec	99
Renaud, le tueur de femmes	101
Le chien fidèle.....	102

Sainte Geneviève

Avec saint Denis, sainte Geneviève est l'une des deux figures religieuses marquantes de la capitale. De multiples légendes se mêlent à l'histoire pour raconter sa vie.

En l'an 422 de notre ère, naquit à Nanterre, bourg proche de Paris, une fille nommée Genovefa en latin, c'est-à-dire Geneviève en langue celte, ce qui signifie : « fille du ciel ».

Son père s'appelait Séverus, sa mère d'origine grecque, Gerontia.

La famille possédait à Nanterre, deux terrains, et une maison, dont on peut voir l'emplacement aujourd'hui encore, à proximité de l'église paroissiale, avec son puits dans la cour, surmonté de trois margelles successives, construites l'une après l'autre en raison de l'élévation constante du niveau du sol, sur lequel s'amoncelaient des terres que les pluies violentes arrachaient du mont Valérien.

C'est d'ailleurs sur les flancs du mont Valérien que Geneviève, petite bergère gardait le troupeau de moutons de ses parents.

À l'âge de sept ans, Geneviève déjà pieuse et sage, rencontre Germain, évêque d'Auxerre, et Loup, évêque d'Autun, de passage à Nanterre en route pour quelque pèlerinage.

Germain fut frappé par l'allure de la fillette, lui parla longuement et obtint d'elle qu'elle se consacre à Dieu jusqu'à la fin de ses jours.

Deux années plus tard, eut lieu un premier miracle. Gerontia n'aimait pas sa fille et la gifla un jour. Elle devint aveugle, et Geneviève la guérit en lui passant sur les yeux l'eau du puits de sa maison natale.

La chose eut un tel retentissement que Geneviève fut présentée à Marcel, évêque de Paris.

Ce dernier était réputé pour avoir débarrassé la ville d'un dragon, en le frappant à trois reprises sur la tête avec sa crosse pastorale, lui ordonnant de s'en aller sans tarder dans un désert ou bien au fond de la mer. Et le dragon avait obéi.

Saint Marcel était connu aussi pour avoir transformé de l'eau de la Seine en vin de messe, un jour que le vin manquait à Notre-Dame.

Saint Marcel reçut donc les vœux religieux de la petite fille, qui vécut désormais dans la pénitence, ne mangeant plus que deux fois par semaine du pain d'orge et des haricots.

À l'âge de seize ans, Geneviève perdit ses parents et fut recueillie à Paris par sa marraine. Elle fonda un couvent de jeunes filles. Sa réputation ne faisait que croître auprès des Parisiens et des habitants de toute la région.

C'est ainsi, par exemple, qu'en l'an 448, par une chaude journée d'été, elle sortit de la ville pour aller au-devant de saint Loup qui venait en visite. Elle s'arrêta à l'emplacement d'une grotte pour s'y reposer. Elle avait soif et le dit. Aussitôt une source jaillit à ses pieds. C'était à un endroit appelé aujourd'hui Épinay-sur-Orge, où sévissait alors une épidémie de fièvres et de convulsions provoquant la mort de nombreux enfants...

Geneviève pria, fit venir des malades dans les bras de leurs mères, et les guérit à l'aide de l'eau de cette source... L'épidémie cessa bientôt. Il n'y a pas longtemps, des gens venaient encore boire l'eau miraculeuse.

De même, un jour que Paris souffrait de famine, Geneviève monta sur une barque et vogua sur la Seine jusqu'à un endroit où se dressait un arbre mort. Elle commanda, et l'arbre s'effondra dans le fleuve avec des craquements sinistres, tandis que d'horribles démons s'enfuyaient de ses branches. Les champs et les jardins se mirent à fleurir, des bateaux arrivèrent dans la cité ; la famine cessa.

Des cierges s'allumaient seuls dans sa main, un signe de croix lui suffit une fois pour guérir une voleuse atteinte de cécité, elle ressuscita un enfant de quatre ans, noyé et qui avait passé des heures entières au fond de l'eau.

Elle avait acheté des terres près de Meaux, et ses moissonneurs racontaient que les pluies d'orage s'arrêtaient à leurs limites.

Mais l'épisode le plus connu de la vie de Geneviève se situe en 451 de notre ère, lorsque les terribles Huns franchirent le Rhin, Attila à leur tête.

La crainte des envahisseurs était telle que tous fuyaient devant eux. Bientôt, devant l'avance ennemie, les Parisiens eux-mêmes s'apprêtèrent à quitter leur cité en masse.

Seule, dans l'affolement général, Geneviève exhorta les Parisiens à rester en place, leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre des hordes d'Attila :

- À la menace du glaive, prenez comme armes le jeûne et la prière...

Elle-même promit de prier pour le salut de la ville. D'abord, on ne voulut pas l'écouter, pire, les Parisiens décidèrent de la noyer ou bien de la lapider à coups de pierres...

L'arrivée d'un prêtre d'Auxerre la sauva. Finalement, les Parisiens changèrent d'avis, obéirent à ses adjurations.

Et, en vérité les barbares s'écartèrent de la vallée de la Seine.

On prétend aujourd'hui que si Attila évita Paris, c'est qu'il avait d'autres soucis que de prendre au passage une cité sans grand intérêt stratégique. Il se dirigeait vers l'Italie et voulait échapper avant tout aux troupes qui faisaient alliance contre lui à ce moment-là, celles du général romain Aetius, celles des Francs de Mérovée, celles des Wisigoths d'Alaric, sans parler des Saxons et des Burgondes... D'ailleurs les armées alliées allaient écraser les Huns, à Châlons-sur-Marne, au cours d'une fameuse empoignade, appelée « la bataille des Champs Catalauniques ».

Quoiqu'il en soit, dans Paris sauvé, chacun considéra désormais Geneviève comme la sainte protectrice et la vénéra comme telle.

À la menace des Huns, succéda bientôt la menace des Francs, dont les raids se firent nombreux en région parisienne.

Ainsi le roi Childéric, descendu des Flandres jusqu'à la Seine, captura un jour dans la ville de nombreux prisonniers. Connaissant le renom de Geneviève et se méfiant de son influence, il résolut de mettre les prisonniers à mort en rase campagne ; pour que la sainte n'intervienne pas, il fit fermer à clef les portes de la cité...

Apprenant son départ, Geneviève se précipita. Nouveau miracle : à son approche les portes s'ouvrirent seules, et Childéric ne put faire autrement que de gracier les prisonniers.

Plus tard, Paris fut à nouveau assiégé. Cette fois par Clovis, le fils de Childéric. Geneviève participa à sa défense, organisant en particulier son ravitaillement à l'aide de bateaux sur la Seine, qui allèrent chercher des céréales jusqu'en Brie et en Champagne.

Paris fut vaincu, Clovis triompha, devenant peu à peu le maître de la Gaule presque entière. Et Geneviève se lia d'amitié avec son épouse Clothilde, jouant alors un grand rôle dans la conversion de Clovis au christianisme.

Clovis, roi des Francs, l'admirait et l'aimait. Lorsque Geneviève mourut en l'an 512, âgée de quatre-vingt-dix ans, Clothilde la fit enterrer dans la basilique des Saints Apôtres, au sommet d'une colline qu'on appela désormais, et jusqu'à nos jours, la montagne Sainte-Geneviève.

Questions à réfléchir :

1. Trouvez l'information sur les personnalités historiques mentionnées dans cette légende : Attila, Childéric, Clovis, Clothilde (femme de Clovis).

2. Sur la carte de France, on trouve plusieurs hagiotoponymes. Selon vous, pourquoi ? Citez-en quelques-uns.

3. Parlez de la famille de Geneviève. Peut-on dire que c'était une famille heureuse ? Que sait-on de son enfance ?

4. Quels miracles Geneviève a-t-elle produits ?

5. Attila a décidé de ne pas prendre Paris. Était-ce le miracle de sainte Geneviève ?

6. Aimez-vous les légendes ? Et les légendes urbaines ? Pouvez-vous en citer une ?

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/54551/825/202>



La légende de Pyrène

Rien n'est plus agréable que le début de l'été. L'air y est frais et les orages encore lointains, les forêts profondes et secrètes, les torrents vifs.

Pyrène, une jolie jeune fille blonde, était assise sur le seuil de sa maison et filait paisiblement sa quenouille. Elle rêvait comme toutes les autres jeunes filles de son âge. Son rêve avait en cet instant la forme d'un jeune homme aux traits doux, à l'air hardi.

- Où es-tu donc ? murmurait-elle.

Mais il n'y avait que les animaux de la basse-cour et ses parents pour l'entendre.

- Il ne faut pas parler toute seule, dit son père d'un air bougon, cela attire les esprits.

Pyrène aurait voulu sourire. C'était justement ce qu'elle désirait. Mais elle n'en eut pas le temps. Elle poussa un cri de surprise. Il y avait devant elle un jeune homme aux traits doux et hardis à la fois, au regard vif et aux abondants cheveux bruns.

- Qui es-tu ? murmura enfin la jeune fille.

- Je suis Hercule, dit l'homme.

- Hercule...

Mais elle ne put en dire plus. Son père était debout sur le seuil de la porte.

- Je ne fais que passer, dit Hercule. J'ai très soif. Je suis allé capturer les bœufs à Cornes d'or et je retourne chez moi.

Pyrène lui versa à boire et écouta le jeune homme parler. Il revenait tout simplement de l'extrémité du monde connu. Il marchait depuis longtemps vers l'est où était son pays.

Pyrène regardait Hercule avec des yeux brillants. Le jeune homme comprit ce langage et revint à la nuit tombante près de la maison. Là, les jeunes gens se parlèrent plus longuement encore et à voix basse.

- J'aimerais tant que tu restes ici, dit Pyrène. Que tu deviennes berger. Nous aurions le plus beau troupeau du pays.

- Oui, répondit sincèrement Hercule. Le soir, tu entendras mon appel quand je regrouperai le troupeau. Tu sauras alors que je ne tarderai plus.

Elle se voyait filant la laine sous le vieil ormeau ou auprès de la fontaine. Il se voyait berger veillant sur ses moutons et les protégeant des ours et des loups.

Tout l'été ils se rencontrèrent ainsi au plus secret de la forêt. Parfois, quand il faisait trop chaud, ils allaient se baigner dans le torrent. Nul ne connaissait leur amour, tant ils se satisfaisaient de leurs longues et tendres rencontres. Hercule n'allait plus sur les chemins et Pyrène revenait chaque soir avec des paniers remplis de fraises, de mûres ou de myrtilles.

Mais le temps de ces amours allait prendre fin. Les orages de plus en plus violents annonçaient l'automne.

- J'irai trouver tes parents, dit Hercule, et l'on se mariera.

Cela ne semblait pas faire le moindre doute.

L'automne arriva et aussi le dernier jour passé dans la forêt. Hercule attendait Pyrène assis sur un rocher et respirant les mille odeurs d'herbe et de feuilles. Pyrène n'allait pas tarder. Ils sortiraient ensuite de la forêt pour

rejoindre le village. Hercule était heureux. Lui qui n'avait été qu'un vagabond, allait désormais se poser. Et ce pays - il en avait vu tant - lui plaisait réellement beaucoup.

Soudain, Hercule entendit dans le ciel l'appel des oies sauvages. Il reconnut aussitôt leurs cris profonds. Il sut qu'elles retournaient vers son pays. En lui tout se bouleversa. C'est un présage, se dit-il. Il faut que je parte. Il se leva et partit aussitôt vers l'est, pris brusquement par la migration. Il courut d'abord, puis marcha très vite, s'éloignant rapidement de la forêt et de Pyrène.

Comme à son habitude, Pyrène, le cœur léger, alla près des rochers pour retrouver Hercule. Elle était aujourd'hui encore plus heureuse. Elle allait lui annoncer qu'elle attendait un enfant.

Arrivée, elle appela Hercule mais nul ne lui répondit. Les oiseaux eux-mêmes faisaient silence autour d'elle. Alors elle comprit tout : Hercule était parti.

La plus terrible tristesse s'abattit sur la jeune fille. Elle n'hésita pas. Elle courut vers l'est sans plus attendre, à perdre haleine, traversant les fourrés de ronces, grimpant aux flancs arides des collines, pataugeant dans les étangs, ne s'arrêtant que pour boire et pour pleurer. Quand elle comprit qu'elle ne rattraperait jamais Hercule, elle se coucha sur l'herbe et poussa un immense cri de tristesse.

Alors les loups affamés arrivèrent de toutes parts. Pyrène lutta quelque temps, espérant encore que Hercule vienne la sauver. Mais il n'y avait plus d'espoir. Alors elle lâcha son bâton, poussant un cri encore plus fort que les autres. Les loups se jetèrent sur elle.

Hercule au loin entendit ce cri. Il n'hésita pas. Il revint, courant encore plus vite sachant que Pyrène était en danger. Mais lorsqu'il arriva, il n'y avait plus sur le sol que quelques os blanchis. Fou de douleur il s'attaqua aux rochers, les remua et les jeta sur les loups qui s'enfuyaient. Ensuite il déposa les restes de la jeune fille sur une literie de fleurs et de feuilles. Puis il empila de gros blocs de pierre en guise de tombeau.

Tant que dura sa tristesse il amassa ainsi les rochers créant une haute montagne. Avant de partir, il mit le feu. Tout brûla : forêts, bois, prairies. Des marins grecs passant au large nommèrent la montagne de feu en leur langage.

Questions à réfléchir :

1. De qui ou de quoi rêvait Pyrène ?
2. Quelle était la profession d'Hercule ?
3. Est-ce que la famille de la jeune fille savait qu'elle était en relation amoureuse avec Hercule ?
4. Quel son a déclenché le désir d'Hercule de rentrer au pays natal ?
5. Quelle nouvelle Pyrène voulait-elle annoncer à son bien-aimé ?
6. Comment est-elle morte ?
7. Qu'a fait Hercule pour soulager sa tristesse ?
8. L'origine de quoi pourrait expliquer cette légende ?

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/54609/983/900>



Le retour de Guillaume

Trouvères et jongleurs racontaient déjà ce conte légendaire à Paris, voilà des centaines et des centaines d'années. Il en existe plusieurs versions. Nous en avons choisi une, il le faut bien.

Le roi Louis était un roi faible qui n'aimait pas ceux qui le surpassaient en quoi que ce soit. Il chassa ses meilleurs serviteurs, et le chevalier Guillaume, pourtant homme de bon conseil et de grand courage, quitta lui aussi Paris pour se faire ermite au loin.

Le temps passa, un jour, des paysans affolés ameutèrent la capitale du royaume, annonçant l'arrivée du terrible Ysauré à la tête de soixante mille Sarrasins ou davantage.

- Ils veulent venger un des leurs, tué en Sicile par les Francs...
- Ils volent, pillent et tuent sur leur passage...

- Sauvez-nous, Sire, sauvez-nous !

Apeuré, le roi ne savait que faire, ni les barons de sa suite. L'un d'entre eux pourtant conseilla d'aller chercher comme secours le chevalier Guillaume. Le roi s'y résolut et des émissaires partirent sur le champ au grand galop de leurs montures.

En attendant, le roi Louis s'enferma dans sa ville, toutes portes closes, et les prêtres en prières.

Ysauré le Sarrasin arriva bientôt, planta son étendard sur la butte Montmartre, alors loin de Paris, puis devant la porte Saint-Germain.

C'était un géant de quatorze pieds de haut, le visage cruel, les cheveux réunis en une longue tresse, la moustache pendante, revêtu d'une cuirasse faite de peaux de bœufs, renforcée de cuivre étincelant, une terrible massue de guerre à la main, le long sabre courbe à la ceinture.

Il se campa face aux remparts et cria :

Sors de ta ville, roi Louis, et viens te mesurer à moi, si tu l'oses !

Mais le roi n'osait pas, et aucun de ses barons ne proposa de prendre sa place, comme il était d'usage.

Ysauré riait, d'un rire méprisant. Il ordonna à son armée d'organiser le siège de Paris, de ne laisser entrer âme qui vive, ni un seul grain de blé, ni un seul morceau de viande.

- Le roi Louis devra bien se décider à la longue.

Alors, s'étalèrent à perte de vue les tentes rouges des soldats.

Pendant ce temps, par bonheur, les émissaires étaient arrivés en Provence, où Guillaume vivait retiré dans un cloître :

- Au secours, Seigneur duc, le roi a besoin de vous !

Le chevalier hésita d'abord puis pensa au terrible danger que couraient son roi et sa ville. Il oublia l'attitude de Louis à son égard, sa légèreté, son ingratitude devant les services rendus jadis.

- Je viens, dit-il seulement.

Il ôta sa robe de bure, revêtit une armure, délaissée depuis longtemps, ceignit son épée et son long poignard, enfourcha son destrier et se mit en route.

Tout le long du chemin il médita, se préparant au rude combat qu'il devait affronter...

Le deuxième jour de sa chevauchée, une colombe passa dans le ciel. Un archer de sa suite leva son arc en disant :

- Ce sera pour votre déjeuner, Seigneur duc.

Mais Guillaume empêcha l'archer de tirer sa flèche, et l'oiseau disparut librement à l'horizon.

Le voyage reprit à marche forcée, vers Paris...

La ville fut atteinte un soir. Guillaume la regarda de loin, masse sombre entourée par les feux de camp de l'armée sarrasine. Puis il regarda le ciel où brillaient les étoiles. Un grand apaisement lui vint.

- Reposons-nous, dit-il. J'irai demain.

Et le lendemain, dès que le soleil parut, il avança vers la porte Saint-Germain, à cheval, seul, sans aucune crainte au cœur.

Ce matin-là, Ysauré se tenait à sa place habituelle, face au rempart, haranguant les Parisiens, se moquant d'eux :

- Si votre roi a peur, si vos barons sont des lâches, sortez donc vous même ! Je vous défie, vous tous à la fois ! Mes soldats se tiendront à distance, je serai seul contre vous !

Mais soudain une voix forte s'éleva, celle de Guillaume :

- Un roi de France ne répond pas au défi d'un païen ! Je prends sa place, moi, son sujet, son serviteur. Et je te vaincrai !

Ysauré se tourna, toisa le chevalier qui venait vers lui.

Sans répondre, il sauta sur sa propre monture, se raffermi sur sa selle, fixa son bouclier au bras gauche, et alors s'élança, la massue levée, hurlant et empourpré de colère.

Guillaume avait rabattu la visièrre de son heaume et s'élançait lui aussi.

Le choc fut d'une rudesse extrême. La masse du Sarrasin, garnie de pointes d'acier, s'abattit sur le casque du chevalier qui vacilla sous le coup. En même temps, l'épée de Guillaume frappait le bouclier de son adversaire, l'arrachant de son bras.

Les deux combattants reculèrent, se toisèrent un instant du regard avant de s'élançer à nouveau l'un contre l'autre. Là-haut, sur les remparts, les Parisiens comme le roi Louis, retenaient leur souffle. La musique de l'armée sarrasine s'était mise à jouer un air rythmé, strident, qui faisait mal aux oreilles.

L'épée de Guillaume frappa si fort le cuivre de la cuirasse du géant qu'elle se brisa dessus ! Ysauré jeta sa masse, Guillaume l'esquiva. Mais son épée brisée ne pouvait plus dévier celle du chef sarrasin pointée maintenant vers lui.

Ysauré se crut déjà vainqueur. Guillaume allait-il périr ? Il cria :

- Dieu m'aide !

Alors il y eut dans le ciel comme un éclair blanc. Une colombe fondit sur le visage du païen qui chancela, désarçonné. C'était, bien entendu, la colombe épargnée grâce à lui durant le voyage.

Guillaume n'eut que le temps de tirer son long poignard hors du fourreau. Il se baissa, coupa d'un seul coup le jarret d'Ysauré, le faisant tomber à terre.

Lui-même sauta de cheval, leva une deuxième fois sa lame et trancha le col du Sarrasin au point de séparer la tête du tronc !

Les Parisiens hurlaient de joie sur les remparts, l'armée ennemie se précipita sur Guillaume.

Ce dernier remonta en selle d'un bond, et s'élança vers le pont-levis de la porte Saint-Germain qui s'ouvrit devant lui.

Le roi Louis le reçut dans ses bras, les larmes aux yeux ; il le remercia, maudit sa légèreté et son ingratitude passées...

- J'avais peur que tu ne viennes pas...

Les longues acclamations des Parisiens montaient vers le ciel...

Mais Guillaume se dégagea de l'étreinte et dit :

- Sire, il y a un temps pour tout. Il nous faut attaquer l'ennemi sur l'heure, le repousser, le détruire. Il doit être désemparé par la mort de son chef, cela nous sera facile.

Le roi approuva, les barons de sa suite se sentaient tout à coup pleins de courage et ameutaient leurs hommes d'armes.

Les cloches des églises se mirent à sonner, les portes s'ouvrirent, et l'armée royale s'élança, le roi Louis et le chevalier Guillaume à sa tête.

Les Sarrasins s'enfuirent en effet pour ne plus revenir. Seul demeura le corps d'Ysauré étendu à terre, immense et lourd sous la cuirasse de peaux.

Le roi Louis ordonna :

- Qu'on l'enterre sur place. C'était un païen et un redoutable brigand, mais aussi un homme brave.

Ainsi fut fait, la sépulture creusée, recouverte d'une dalle en pierre.

Depuis les temps anciens où fut inventée cette histoire, Paris a grandi, faisant craquer ses remparts d'alors. Sur la plaine au-delà de la porte Saint-Germain, s'est élevé un bourg appelé Saint-Germain-des-Prés. Aujourd'hui, les prés ont disparu, et la forêt aussi. Mais le conte des jongleurs et des trouvères a tant marqué les mémoires, qu'une rue de Paris évoque encore la mort du Sarrasin, au nom à peine déformé, la rue de la Tombe-Issoire.

Questions à réfléchir :

1. Pourquoi le chevalier Guillaume a dû se faire ermite ?
2. Qui est un *Sarrasin* ? Trouvez le sens de ce mot.
3. Décrivez l'apparence d'Ysaure le Sarrasin.
4. A quel endroit à Paris Ysaure le Sarrasin est-il arrivé ? Trouvez les photos actuelles de cet endroit.
5. Guillaume était-il un homme malveillant ?
6. Quel oiseau a-t-il rencontré sur son chemin ?
7. Expliquez le sens du mot *siège*.
8. Reproduisez le court dialogue entre Guillaume et Ysaure.
9. Sous quelle forme Guillaume a-t-il reçu l'aide de Dieu ?
10. Comment s'est sentie l'armée sarrasine sans son chef ?
11. Qu'a-t-on fait avec le corps d'Ysaure ?
12. Cherchez d'autres versions d'origine du nom de la rue de la Tombe-Issoire. Trouvez les images de cette rue.

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/54669/267/738>



L'or de l'Ariège

Il y a très longtemps, sur un piton abrupt, dominant la vallée, était construit un château fort de fière allure. La princesse de ce lieu s'appelait Mengarde et elle était alliée aux plus riches familles du comté de Foix, de Catalogne et d'Aragon. Elle était aussi fort belle et bien jeune. Pourtant, elle avait été mariée il y avait longtemps déjà et elle se désolait, quasiment prisonnière dans cette forteresse caillouteuse.

En effet, son seigneur et maître ne s'occupait pas d'elle. Il lui préférait la guerre qu'il menait au loin dans les plaines du nord. Là, à la tête de ses rudes soldats il ne cessait de remporter victoire sur victoire. Mengarde n'écoutait pas les messagers venus l'informer de tout cela. En filant sa quenouille elle pensait à autre chose.

Un jour elle entendit sur la plus haute tour chanter des tourterelles et soudain elle se rappela avoir jadis rencontré un cousin, du nom de Pedro, avec qui elle avait beaucoup sympathisé. Elle savait qu'il s'était établi en Aragon, du côté de Boltaña et qu'il était très riche.

Elle en rêva toute une journée. Et plus elle y pensait, plus elle sentait l'amour naître en elle. N'y tenant plus, elle envoya un messenger à ce riche cousin pour lui dire le fond de son cœur.

- Mon prince, confia-t-elle à Pedro, je voudrais que vous veniez avec toute votre armée et tout votre or, prendre cette forteresse. Nul ne vous résistera. Ensuite vous aurez le pays à votre merci.

Pedro en recevant ce message se souvint très bien de Mengarde. Il l'avait trouvée jadis fort jolie et lui aussi devint follement amoureux.

- Je serai bientôt au pied de la forteresse, fit-il savoir à Mengarde, et j'aurai avec moi les plus fortes troupes d'Aragon et de Catalogne.

Ce qu'il dit se réalisa.

Mengarde enfin heureuse alla à la nuit venue ouvrir elle-même la porte de son château. La garnison laissée par son mari fut massacrée. Quand ils se virent, Pedro et Mengarde furent tout heureux de ne pas s'être trompés.

Quand le mari de Mengarde apprit l'invasion de ses terres, il accourut en toute hâte avec ses soldats. Mais déjà il était trop tard. Malgré sa bravoure il fut fait prisonnier et on le précipita dans le vide. Il mourut dans le torrent.

Quelques jours plus tard, Mengarde et Pedro festoyaient avec ceux d'Aragon. Il y avait tant de bon gibier, tant de pâtés, tant de gâteaux aux amandes arrosés d'un bon vin de Catalogne que les lumières restèrent tardivement allumées. Les guetteurs virent pourtant tout au bout du sentier un vieil homme chenu, à longue barbe blanche, appuyé sur un bâton noueux, gravir péniblement la rocaïlle.

Arrivé devant la porte, il demanda à rencontrer Mengarde.

- Qui es-tu et que me veux-tu ? s'écria-t-elle, fort en colère d'être ainsi dérangée.

Le vieillard posa longuement sur elle un regard à la fois grave et triste. Enfin il parla.

- Noble dame, alors que tu festoies et dépenses beaucoup d'or, tout le pays est dans la misère. Ta trahison sème partout la désolation. Il est temps de chasser l'étranger.

Mengarde pleine de colère s'écria :

- Jetez ce fou du haut des remparts.

Elle venait à peine de prononcer ces mots qu'un éclair éblouissant sillonna le ciel, suivi presque aussitôt d'un grondement qui ébranla les monts. Un flot venu de nulle part envahit le château, fit tomber les murailles et emporta le prince aragonais et ses soldats. Il ne resta bientôt que la seule Mengarde isolée sur un rocher. Devant elle se trouvait le vieillard. Il lui dit :

- Tu as honteusement trahi ton pays, tu as trompé ton seigneur. Tu seras désormais, pour l'éternité, transformée en torrent. Tu n'iras pas vers l'Aragon mais vers le pays de Foix. Tout l'or que tu as accumulé dans ton château a été emporté vers la plaine et après chaque orage les flots charrieront mille paillettes.

C'est ainsi que l'Ariège devint le paradis des orpailleurs qui recherchent encore l'or de la traîtresse Mengarde.

Questions à réfléchir :

1. La princesse était malheureuse. Pourquoi ? Que faisait son mari ?
2. En quelle relation familiale Mengarde était-elle avec Pedro ?
3. D'où venait Pedro ?
4. Pedro a-t-il pu voir sa bien-aimée ? Qu'a-t-il fait pour accéder au château ?
5. Qu'est-il arrivé au mari de Mengarde ?
6. Décrivez le vieux qui est venu voir Mengarde.
7. En quoi a-t-il transformé Mengarde ?
8. Pouvez-vous justifier le comportement de Mengarde ? (Peut-on dire qu'elle avait raison d'inviter un amant si son mari ne s'intéressait pas à elle ?)
9. Les mariages consanguins des rois étaient-ils quelque chose d'exceptionnel ou plutôt ne présentaient rien d'anormal ?

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/54912/889/288>



La reine des poissons

C'est le poète Gérard de Nerval qui recueillit ce conte du Valois.

Au milieu des bois de Villers-Cotterêts vivaient un petit garçon et une petite fille qui se rencontraient tous les jours avant d'aller au travail, chacun de son côté. Le garçon ramassait des fagots de bois mort pour son oncle, un bûcheron ivrogne, et la fille pêchait des petites anguilles dans la vase des ruisseaux quand les eaux étaient basses, ou bien attrapait des écrevisses.

- Tu sais, dit une fois la fillette à son ami, je n'aime pas pêcher, mais je suis obligée, mes parents le veulent. Lorsque je vois les poissons étouffer hors de l'eau, mon cœur se serre, et le plus souvent, je les rejette. Pour les écrevisses, c'est autre chose, elles me pincent les doigts, pas de pitié pour elles...

Elle rit, le garçon approuva de la tête, puis soupira :

- Allons, il faut nous séparer, mon oncle me battra si je ne rapporte pas assez de bois mort et de bottes de bruyère.

- On se voit demain ?

- Bien sûr.

Oui, les enfants aimaient se rencontrer ; une parole, un geste, un sourire, les aidaient à supporter leur peine. Ils se voyaient donc chaque jour de la semaine, sauf un, réservé celui-là aux fées et aux enchantements.

Justement, le lendemain d'une de ces journées pas comme les autres, lorsque le garçon retrouva de nouveau la petite fille, il lui dit :

- J'ai fait hier un rêve curieux. J'étais au bord du ruisseau, et je t'ai aperçue dans l'eau. Tu ressemblais à un poisson rouge, avec des écailles d'or sur les côtés. Les autres poissons te faisaient cortège, les goujons, les vairons, les brochets, les carpes...

- C'est drôle, moi aussi j'ai rêvé de toi. Tu étais bien au bord du ruisseau, et tu ressemblais à un chêne vert, vif, élancé. Tous les arbres aux alentours se courbaient pour te saluer, et pourtant, le vent ne soufflait pas.

Ils rirent tous les deux, sans se douter que depuis un moment, l'oncle du garçon les écoutait, caché derrière un arbre.

Lorsqu'il jugea en avoir assez entendu, l'homme se montra, le visage gonflé de colère :

- Je vous y prenez à ne rien faire ! cria-t-il. Vous n'êtes que des paresseux !

S'adressant à son neveu, il gronda rudement :

- Tu n'as pas encore fait un seul fagot aujourd'hui ! Regarde ce bois mort à terre, dépêche-toi de le ramasser, et arrache-moi une branche verte pour lier le tout ensemble. Et ne me regarde pas avec des yeux d'ahuri quand je te parle !

- Je ne peux pas arracher du bois vert, mon oncle, j'ai essayé une fois, et j'ai entendu l'arbre se plaindre.

- C'est comme moi, Monsieur, ajouta la petite fille, lorsque j'ai des poissons dans mes paniers, ils se plaignent aussi, bien tristement...

- Bêtises ! cria le bûcheron. Tais-toi donc, gamine, c'est de ta faute si mon neveu est un feignant. Mais ça va cesser, je vous le jure ! En attendant, au travail, et vite !

Il agita sa hache d'un air menaçant, avant de s'en aller.

De toute la semaine, le bûcheron ne parla pas de ce qu'il avait entendu de la bouche des enfants. Seulement, la veille du jour d'enchantement, il prépara une nasse d'osier ; la nuit venue, il partit l'installer dans le ruisseau voisin.

Heureusement, le garçon se méfiait, surveillant son oncle. Au matin, lorsque l'homme quitta sa hutte après avoir avalé de la soupe et une bonne quantité de vin, il le suivit de loin. Au bord de l'eau, le bûcheron se pencha, poussa un cri de joie : le poisson rouge aux flancs d'or s'était pris dans le piège, avec d'autres poissons de sa suite...

Le garçon ne put supporter ce spectacle, il s'élança, bouscula son oncle, surpris. Et la nasse se renversa dans l'eau, les poissons s'échappèrent !

Furieux, le bûcheron saisit son neveu aux épaules, cherchant à le renverser. Mais le garçon tenait ses pieds au sol avec tant de force, qu'on les aurait dit fixés par des racines... L'homme alors attrapa sa hache inséparable. À cet instant, tous les arbres des alentours se mirent à bouger, à remuer si rudement leurs branches que le bûcheron recula.

Il s'enfuit plein de colère et alla chercher de l'aide chez ses compagnons bûcherons.

Ensemble, haches brandies, les abatteurs d'arbres s'élançèrent à l'assaut de la forêt, malgré la résistance des broussailles et des branches qui s'accrochaient à eux pour les empêcher d'avancer davantage.

Pendant ce temps, par bonheur, la petite fille sous forme de poisson rouge filait dans les eaux comme un éclair doré. Elle allait alerter les rivières voisines, la Marne, l'Oise et l'Aisne. Elle les appela à l'aide pour empêcher les arbres de mourir, et aussi les ruisseaux et les étangs qui avaient besoin de ces arbres pour attirer la pluie, cette eau nécessaire aux poissons, aux oiseaux, à toutes les bêtes de la forêt.

Pleines d'indignation, les rivières s'élançèrent hors de leurs lits et inondèrent la forêt ; vaincus, les bûcherons s'enfuirent ou se noyèrent...

Quant à la petite fille, elle resta pour toujours désormais une ondine, une reine des poissons. Le petit garçon, lui, conserva sa forme de Sylvain, un roi de la forêt.

Ils se marièrent plus tard ensemble, et eurent beaucoup d'enfants.

Questions à réfléchir :

1. L'action se passe au milieu du bois de Villers-Cotterêts. Cet endroit est très important pour la langue française. Devinez pourquoi.
2. Que faisaient le garçon et la fille dans le bois ?
3. Pourquoi la fille n'aimait-elle pas son travail ?
4. Quel rêve bizarre le garçon a-t-il vu ?
5. De quoi la fille a-t-elle rêvé ?
6. Qu'est-ce que l'oncle a installé dans le ruisseau ? A-t-il attrapé des poissons ?
7. Pourquoi son neveu lui a-t-il empêché de tuer les poissons ?
8. Qu'est-ce qui s'est passé quand les bûcherons ont essayé de tuer le garçon-arbre ?

9. A la fin de la légende, on dit qu' « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». Selon vous, à quoi ressemblaient les enfants de la fille-poisson et du garçon, roi de la forêt ?

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/55703/137/671>



L'enfant qui gaspilla son bien

Rarement un conte a été aussi célèbre que celui du Retour de l'enfant prodigue. Cette version est établie à partir d'un texte et d'un chant connus par toute l'Ile-de-France.

Le fils s'ennuyait dans la maison de son père. Un jour, il prit son courage à deux mains pour aller le trouver :

- Mon père, je veux partir d'ici.

- Partir ? Pourquoi donc ? N'es-tu pas heureux au sein de ta famille ?

De quoi te plains-tu ?

Le garçon baissa la tête, l'air têtue de celui à qui rien ne fera changer d'avis. Il répéta :

- Je veux partir. Ce n'est pas une vie de travailler du matin au soir, de se voir reprocher la moindre peccadille, d'être habillé comme un valet. J'ai passé l'âge de tout cela.

- Mon fils, c'est pour ton bien que je suis ferme avec toi. Et puis, si tu pars, songe à notre douleur, celle de ta pauvre mère, celle de nos parents, de nos amis les plus chers.

- Je veux vivre ma vie ! Mon père, vous êtes riche. Donnez-moi la part qui me revient, je vous prie. Et consentez à mon départ.

- Comme tu le voudras...

Le garçon se vit bientôt les mains et les poches pleines d'écus sonnants et trébuchants. La joie qu'il en éprouva l'empêcha de prêter attention à la tristesse de son père, qui ne pouvait que murmurer en soupirant :

- Adieu donc, cœur obstiné, adieu pauvre garçon, ton égarement m'accable...

Le garçon s'enfuit donc, courut en premier chez le tailleur, le bottier, le barbier, le marchand de pierres précieuses. Bientôt il fut vêtu comme un prince, de velours et de soie, poudré, portant une montre d'or au gousset, des diamants piqués à la cravate.

- À moi les belles dames, à moi les joyeux compagnons.

L'or, tel un aimant attira vers lui les femmes de mauvaise vie, les faux amis en grand nombre. Tous le flattaient à qui mieux mieux, le couvraient de louanges, vantaient son esprit, ses idées... Les folles journées passèrent comme un rêve, faites de plaisirs recherchés, de soupers fins, de jeux, de danses...

Cela dura autant que dura l'or du fils prodigue, lequel ne voyait pas les écus filer entre ses doigts, enivré qu'il était à la fois de vin et de bien-être.

Et puis, la dernière pièce dépensée, le garçon se retrouva seul, les belles dames en allées, les faux amis aussitôt disparus sans au revoir, partis vers d'autres nigauds à plumer.

« Oh, le triste changement, pensa-t-il, la bouche amère. Après un train si charmant, je ne vois plus personne à ma suite. Ceux qui me faisaient la cour ont pris la fuite, les ingrats, aucun ne m'a proposé son aide, si faible soit-elle. Ils m'ont déjà oublié... »

Ses bijoux avaient été volés... Lorsqu'il eut vendu ses beaux costumes, ses chemises de soie, il ne resta plus rien au pauvre garçon.

Vêtu seulement d'un méchant habit, il dut se louer pour subsister comme gardien d'un troupeau de cochons. Son maître lui donnait à peine la nourriture, le traitait mal. Le fils prodigue dormait dans la soue puante avec ses bêtes.

Plein de honte et de remords, il soupirait :

« Ici, je meurs de faim, faute d'un morceau de pain, tandis que chez mon père jamais rien ne me faisait défaut ; le dernier des valets, chez lui, mangeait autant qu'il le voulait... »

Il s'endormait, les larmes aux yeux, transi de froid, le ventre criant famine.

À la fin, n'en pouvant plus, il fit taire son orgueil, laissa tomber ses pourceaux, et s'en alla vers la maison de son père, si faible qu'il lui fallut un bâton pour l'aider à marcher.

Arrivé près du seuil, il resta longtemps appuyé contre un mur, sans oser frapper à la porte. Heureusement, un domestique finit par sortir, et le vit. Les yeux pleins de surprise, il battit en retraite, courut trouver son maître :

- Monsieur, monsieur, devinez qui je viens de voir, votre fils en personne !

Le père devint tout pâle :

- Où cela ? demanda-t-il d'une voix emplie d'émotion.

- Dehors, monsieur, dehors.

Le père se précipita, ouvrit la porte, découvrit son fils, et dans quel triste état !

Le voyant, ce dernier tomba à genoux, baissant la tête :

- Mon père, pardonnez-moi, je me suis mal conduit, je vous ai causé du chagrin. Si vous voulez encore de moi puisque je suis votre fils, je vous promets d'être soumis, de travailler de bon cœur désormais.

- Entre, dit le père, les bras grands ouverts. Entre, tu es ici chez toi, ici est ta maison. Embrasse-moi, mon cœur est heureux, j'ai oublié le passé. Holà, les laquais, allez chercher des souliers pour mettre aux pieds de mon fils, un habit, et une bague dans ma garde-robe. Mon fils est de retour, qu'on prépare un festin, qu'on tue le veau gras, qu'on invite parents et amis à la fête !

Questions à réfléchir :

1. Pourquoi le fils a-t-il voulu quitter la maison ?
2. Comment son père a-t-il réagi à sa décision ?
3. Où s'est précipité le jeune homme après avoir quitté la maison de son père ?
4. Quel genre de personnes a-t-il attiré par sa richesse ? Qu'ont-elles fait quand le jeune homme a dépensé son dernier sou ?
5. Ayant vendu ses beaux vêtements qu'a-t-il fait pour subsister à ses besoins ?
6. Comment le traitait son maître ?
7. Pourquoi avait-il besoin d'un bâton pour marcher ?
8. Comment le père a-t-il réagi au retour de son fils ?

9. Pouvez-vous imaginer la réaction de vos parents dans une situation pareille ?

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/55759/815/802>



L'histoire du forgeron Misère

Ce conte est très célèbre dans toutes les Pyrénées. Il a été relevé ici dans le comté de Foix. Pour vivre et pour détourner la misère il faut être malin. Ce forgeron réussit à tromper la mort elle-même.

Il y a bien longtemps de cela et c'était encore du temps où Marthe filait, dans un petit village du pays d'Oc appelé Casavielha, vivait un forgeron, si pauvre, si pauvre, pauvre comme Job. Et il avait sept enfants à élever et à nourrir ; et les temps étaient durs, et la vie était chère ! Pourtant bien qu'il fût pauvre, si pauvre, si pauvre, pauvre comme Job, il était joyeux et ne se plaignait pas de son sort.

Ce n'était point cependant que la fortune fût favorable à ses projets et à ses désirs ! Au contraire, elle s'ingéniait, semblait-il, à les contrarier et à s'y opposer.

Ainsi le pauvre, si pauvre, si pauvre forgeron était malchanceux ! Quand il arrivait une calamité publique, le malheureux forgeron était obligatoirement parmi les victimes. Un orage éclatait-il sur le pays ? C'était un des arbres de son verger qui recevait la foudre ! Une gelée désolait-elle la région ? Sa vigne, au bord de la rivière, était toute grillée et pour lui c'était

déjà vendanges faites ! Si une chèvre avortait, c'était évidemment la sienne ! Si les lapins ravageaient les jardins, c'était dans le sien qu'ils allaient de préférence ! Et si les soldats passaient par là, c'était chez lui qu'ils allaient frapper pour demander le vivre et le couvert. Bref, comme dit le proverbe, « il pleut toujours sur ceux qui sont déjà mouillés », et le pauvre, si pauvre, si pauvre forgeron, pauvre comme Job, soumis et courbant le front, laissait passer une tempête et se préparait aussitôt à faire face à une autre.

Aussi les gens du pays l'avaient-ils appelé « Misère », parce que toute sa vie en était longuement tissée et qu'il aurait pu compter facilement sur les doigts de sa main les jours fastes et heureux.

Au milieu des mille tracas de l'existence, Misère cependant faisait sa besogne, au jour le jour, vivant tant bien que mal, et plutôt mal que bien, du produit assez maigre d'un jardin et d'un verger qu'il avait derrière sa maison dans un clos attenant et d'une petite vigne, au bord de la rivière, qui, quand elle n'était pas gelée ou inondée, lui donnait de quoi faire un peu de vin pour les dimanches et les fêtes, et de la piquette pour le restant des jours. Ajoutez à cela le méchant salaire que lui rapportait son travail à la forge. Petit méchant salaire, car la pratique était peu nombreuse et souvent payait mal. Aussi le pauvre, si pauvre, si pauvre forgeron se donnait-il bien du mal et de la peine pour rien ou du moins peu de chose.

Et il y avait toujours quelque chose d'imprévu : la femme malade ; un des enfants qui se cassait le bras, un autre qui attrapait la scarlatine, un autre la « picote ». Et tout l'argent filait chez l'apothicaire ! De quoi perdre la tête ! Mais notre homme heureusement, en bon « gavach », l'avait solidement fixée sur ses épaules, sa tête ; et certes le vent du malheur aurait dû souffler bien fort pour la lui emporter.

Et puis Misère, tout pauvre, si pauvre, si pauvre qu'il fût, pauvre comme Job, avait du moins richesse et non petite, la richesse du coeur : il était charitable et compatissant, toujours prêt à rendre service, à secourir les gens plus malheureux que lui, à donner un coup de main.

Si peu qu'il y eût, chez lui, sur la table, il y avait toujours assez pour le mendiant qui venait frapper à sa porte. Quand c'était la saison des poires, il aurait, pécaïre ! laissé piller son verger, tant il était bon. Si quelqu'un avait besoin d'un coup de main, pour les gros travaux de la campagne, Misère abandonnait son enclume et son marteau ; et il se contentait parfois d'un simple merci !

Évidemment les gens qui se laissent aller à une si grande charité ne peuvent devenir bien riches. Et voilà pourquoi, la malchance aidant, notre brave homme de forgeron était pauvre, si pauvre, si pauvre, pauvre comme Job.

Un jour de printemps, il avait, dès le lever du soleil, ouvert sa forge. En chantant, car chanter en commençant l'ouvrage, cela aide à le faire, en chantant donc il tapait sur l'enclume. Dans la pénombre de l'atelier, il faisait jaillir d'un morceau de fer rougi des milliers d'étincelles. Le jour clair au-dehors était rempli du chant joyeux des oiseaux : merles, passereaux, fauvettes, pinsons s'en donnaient à cœur joie, dans les haies, dans les buissons, dans les vignes, partout. Le bruit du marteau sur l'enclume qui sonnait clair dans l'air tiède et doux faisait l'accompagnement de cet agréable concert. Et c'était un matin de printemps, radieux et prometteur.

Or sur le chemin, soudain, apparurent deux hommes misérablement vêtus et qui tiraient par la bride une vieille « saume », une pauvre et misérable bête, aux pattes terriblement maigres, au ventre terriblement rebondi. Ses côtes, pécaire, saillaient comme les cercles de barrique et sa queue déplumée disait son grand âge de pauvre et misérable ânesse, qui a porté souvent le bât et trimé le long du dur chemin de la vie, trimé plus qu'il n'est possible même pour un âne. Ses deux oreilles longues et pelées, son poil tout rogneux et sa maigreur de charogne, tout inspirait pour elle la commisération et la pitié. Et pourtant clopinant et traînant les sabots, elle marchait, la pauvre bête, tirée par l'un, poussée par l'autre, et « panardant » par-dessus le marché, « panardant » d'une patte de derrière, ce qui donnait à sa démarche une allure fantomatique et fantastique.

Les deux hommes d'ailleurs ne valaient pas mieux que la bête. L'un était un bon vieux « papète » à la barbe blanche une belle barbe blanche, ma foi, qui inspirait le respect : elle rendait ce traîne-savate vénérable, malgré ses haillons rapiécés et fanés qui, depuis belle lurette, avaient fait leur temps. L'autre était beaucoup plus jeune. Mais le pauvre, il était pâle comme un mort, si pâle ! et encore plus pâle sous ses cheveux blonds. Son regard était doux et plein de bonté ; c'était sans doute, lui aussi, un représentant de la catégorie des résignés et des bonnes âmes... En tout cas, il était aussi pauvrement vêtu que le vieux « papète » à la barbe blanche, le bon vieux petit « papète » respectable malgré ses haillons.

Traînant la pauvre « saume » par le licou, les deux voyageurs arrivèrent devant la forge de Misère. Lui, il tapait sur l'enclume en chantant pour

répondre aux oiseaux du printemps ; et il faisait jaillir d'un morceau de fer rougi des milliers d'étincelles qui partaient brillantes comme des étoiles, dans l'obscurité de l'atelier.

Le plus vieux des deux s'approcha du forgeron.

- Bonjour, maître, dit-il.

- Bonjour, Messire, fit le forgeron qui s'arrêta de battre le fer et dont le marteau posé sur la corne de l'enclume rebondissait à petits coups.

- Voudrais-tu, reprit le vieillard, voudrais-tu nous ferrer notre ânesse ? Elle boite parce qu'elle a perdu un fer en montant la côte de Maurin. Et tu vois, c'est ennuyeux, car la bête est vieille et « panarder » ainsi sur les chemins n'est pas fait pour lui donner de la force et de l'allant.

- Baste, dit Misère ; si nous avons un fer ce sera vite fait.

Et ce disant, il alla quérir dans le fond de la forge un petit fer pour vieille « saume », parmi tous les fers qu'il avait suspendus à la basse poutre qui soutenait le toit.

- Baste ! dit-il, en revenant : pourvu qu'il aille !

Le second voyageur fit approcher la bête ; Misère lui souleva la patte de derrière.

- Baste ! dit-il, un petit coup et ça ira. Sur mesure !

Et il riait le brave homme en disant cela et à la pensée de rendre service.

Le fer fut mis au feu. Et en tirant sur la chaîne du soufflet : flou-flou-ou, flou-flou-ou, notre forgeron de dire, histoire de parler :

- Baste ! dit-il, vous êtes des étrangers ?

- Nous sommes des étrangers, répondit le plus vieux.

Et cependant l'autre, le jeune homme au visage si pâle, pâle comme celui d'un mort, le jeune homme, le regard perdu dans le vague, souriait, tout seul comme un enfant qui rit aux anges.

Flou-flou-ou, flou-flou-ou, chantait le soufflet ; et la flamme bleutée montait dans la cheminée, la belle flamme rigide et bleutée, dans la cheminée toute noire.

- Baste ! ajoutait Misère, vous allez loin de ce pas ?

- Nous allons loin, répondit l'autre, nous allons loin, ô forgeron, et c'est pourquoi nous avons besoin de notre vieille ânesse.

Quand le fer fut tout rouge, si rouge qu'il en était presque blanc, Misère, avec sa pince à feu le porta sur l'enclume. Et pique, que tu piqueras ! En un rien de temps il vous eut mis le petit fer à la mesure du petit sabot.

Dans une âcre fumée qui sentait la corne brûlée, le fer fut ajusté. Quelques clous firent l'affaire que le forgeron plantait d'une main dextre et qu'il prenait au fur et à mesure dans sa bouche où il les tenait.

- Baste ! dit-il, voilà qui est fait. Maintenant vous pouvez partir sans crainte...

Alors le plus jeune, en prenant la bête par le licou, demanda :

- Merci, brave homme ! Combien nous te devons ?

- Baste ! fit le forgeron en se grattant la tête dans un geste familier. Il avait relevé sa casquette et il grattait de sa main calleuse aux ongles courts et drus son crâne en sueur, sa bonne tête bien fixée sur ses épaules.

- Combien nous te devons ? redit l'autre, le bon vieux à la barbe blanche et à l'air respectable.

- Baste ! disait Misère.

En regardant ses deux clients, si pauvrement vêtus de haillons, si misérables et si lamentables, il sentait que son cœur déjà était ému. Et en lui-même, il se pensait qu'il ferait bien, peut-être, de ne rien demander à des gens si minables. Et il leur répondit :

- Baste ! pour cette fois, je vous le fais gratis et pour l'amour de Dieu.

Les étrangers n'eurent même pas la force de faire semblant de refuser, tant sans doute pareille offre leur faisait plaisir.

- Nous te remercions, forgeron, nous te remercions, dit le plus vieux.

- Baste ! ajoutait Misère, je vous inviterais bien à casser la croûte. Mais le buffet chez nous n'est jamais bien garni et il est même souvent aussi vide que le soufflet de ma forge.

Or le jeune homme au teint pâle avait regardé à la dérobée le vieux papète à la barbe blanche ; et il avait souri, comme pour dire d'un air entendu : « On nous l'avait bien dit. »

Mais Misère insistait.

- Baste ! disait-il, avec son bon sourire, il y a encore au grenier, deux bonnes poires de mon verger, deux bonnes poires, conservées sur la paille, deux bonnes poires fondantes. Je vais vous les chercher : car c'est agréable de manger un fruit juteux en cette saison.

Il allait s'élancer, plein de zèle, quand le jeune étranger le retint par la manche.

- Va, forgeron, dit-il, laisse. Garde cette poire pour tes enfants. Nous te remercions beaucoup de ce que tu as fait pour nous. Tu le vois, nous ne

sommes pas riches et cependant nous voudrions te laisser quelque chose pour que tu ne nous considères pas comme des ingrats.

- Baste ! faisait l'autre.

Et d'un geste large de la main, il semblait dire : « Cela est si peu ! »

- Si, si, si, reprit le jeune homme aux cheveux blonds. Écoute, j'ai un grand pouvoir ! demande ce que tu voudras et je ferai en sorte que cela te soit accordé.

- Baste, baste, répétait le forgeron ; car, il faut bien le dire, il était indécis et certes, aussi un peu incrédule. Mais comme il pensait que peut-être, ça leur ferait plaisir quand même, aux deux autres, il voulut bien. Mais il réfléchissait, en se grattant la tête de sa main calleuse aux ongles courts et durs.

Le bon vieux, lui, s'était rapproché et il soufflait à l'oreille du forgeron :

- Demande le ciel ! demande le ciel !

- Le ciel ? reprit le forgeron. Non ! Voyez-vous, le ciel, c'est beaucoup trop haut ! Et puis j'ai le temps d'y penser, au ciel.

Mais il avait regardé le jeune homme aux cheveux blonds. Celui-ci s'était soudain transfiguré : des rayons dorés éclairaient son visage, des rayons qui couronnaient son front et semblaient sortir de ses cheveux. Et détail qu'il n'avait pas encore remarqué, le jeune homme aux cheveux blonds avait dans ses mains et sur ses pieds de larges plaies ouvertes qui béaient comme des lèvres, des plaies sanglantes sur ses pieds couverts de poussière et sur ses mains, pâles et exsangues.

Alors il comprit tout à coup que l'étranger si pâle sous ses blonds cheveux, l'étranger au regard si doux et si tranquille ne pouvait être que le Christ. Il se retourna vers son compagnon et il s'aperçut bien que celui-ci ne pouvait être que le disciple du divin maître, Pierre, le vieux disciple à la barbe blanche et fleurie.

- Demande le ciel ! lui soufflait saint Pierre.

Le forgeron maintenant ne doutait plus.

- Maître, répondit le forgeron, puisque vous me permettez de formuler trois vœux, je vous demanderai d'abord que...

- Eh bien ! achève : ton vœu, je te le promets, sera réalisé !

- Je demande que celui qui touchera le soufflet de ma forge ne puisse s'en détacher qu'avec mon autorisation et si tel est mon bon plaisir.

- C'est parler comme un roi ! Eh bien ! soit !

L'autre par contre haussait les épaules : Quel vœu, pensait-il, quel vœu ! Et il ne put s'empêcher d'ajouter à haute voix :

- Demande le ciel, bédigas ! Demande le ciel ! Car vois-tu le ciel, c'est dur à attraper !...

- Je désirerais aussi, ajoutait le forgeron, je désirerais que celui qui posera ses fesses sur la chaise en paille de ma cuisine ne puisse s'en relever que si je le veux bien !

- Eh bien ! soit ! dit le maître.

- Allons, recommençait le bon saint Pierre, allons, tu as le temps encore : songe à ton éternité ! songe au salut de ton âme : demande le ciel, Jean-le-Piot ! Demande le ciel, grand bédigas, demande le ciel !

Mais le forgeron ne se laissait pas troubler. Il avait son idée dans sa tête ; et sa tête était solide et dure, comme une tête de bon « gavach » qu'il était.

- Enfin, poursuivit-il, je voudrais aussi, je voudrais, si ça n'est pas impossible ! je voudrais que celui qui grimpera sur mon poirier ne puisse plus en descendre, à moins que je le veuille, et qu'il reste « empégué » sur la maîtresse branche comme un merle pris à la glu !

Drôles de vœux ! pensait saint Pierre.

- Ainsi soit-il, reprit Jésus.

Et les deux voyageurs s'en allèrent sur le chemin, tirant leur vieille ânesse qui ne boitait plus, mais qui au contraire marchait d'une allure guillerette et légère.

Ils allaient sur le chemin. Et derrière eux, sur leurs pas, il s'élevait un nuage de poussière, mais un nuage lumineux comme une auréole et odoriférant comme une fumée. Et au fond du chemin, ils disparurent dans le ciel bleu, au fond du chemin...

Puis les années passèrent, les années avec leur suite de soucis et de petites joies. Mais jamais plus Misère ne connut de gros malheurs comme autrefois et il semblait au contraire béni du ciel. Ses enfants avaient grandi et avaient quitté le foyer. Et lui, il avait vieilli, toujours occupé au travail de sa forge. Il s'était seulement un peu courbé sous le poids des ans ; mais il était encore capable de soulever le lourd marteau pour battre le fer sur l'enclume, en faisant jaillir des étincelles, claires comme des étoiles, dans l'obscurité de l'atelier.

Et les années avaient passé.

Un jour pourtant survint un hôte inattendu, un hôte qui vient toujours trop tôt, un hôte dont on ne désirerait point la visite. Un jour donc, Madame la Mort, hideuse et ricanante, la belle dame de la Mort, qui n'a jamais éprouvé de refus, et qui, au contraire, entraîne toujours son cavalier avec elle.

- Allons, Misère, es-tu prêt ? Tu vois, il est l'heure : il te faut songer à quitter ta forge, ton jardin et ton verger, ta vigne et ta maison. Allons, je te viens chercher !

Le maître forgeron était justement en train de réparer la « picole » d'un travailleur en terre.

- Écoute, lui dit-il, je te suis ; mais tu me permettras bien de finir ce que je tiens ? Tu ne serais pas une brave fille, si tu ne voulais pas me laisser finir ce travail. Le pauvre homme attend son outil et il le lui faut : c'est son gagne-pain !

- Eh bien ! soit ! Une minute...

- Puisque tu es si pressée, écoute, tu vas m'aider et me rendre un service. Tu vois, à t'écouter, mon fer s'est refroidi. Tiens, attrape donc la poignée du soufflet et donne-moi un bon coup de main... Plus tôt j'aurai fini, plus tôt nous Partirons !...

La Mort, sans méfiance, attrape à pleine main la poignée du soufflet et tire sur la chaîne. « Flou-flou-ou, flou-flou-ou » fait le soufflet qui attise le feu. Et notre homme sans se presser porte le fer rougi sur l'enclume, empoigne son marteau et, pique que tu piqueras, il pique comme un sourd, sur l'enclume, comme un sourd, et avec tant d'ardeur qu'il n'entend pas ou feint de ne point entendre son aide improvisée et bienveillante qui souffle que tu souffleras, souffle toujours. Et quand lentement, en chantant comme un habile ouvrier, il eut forgé le pic :

- Baste ! dit-il en s'essuyant les mains à son tablier de cuir, ma belle Dame, je vous attends !...

Et ce disant il riait dans sa moustache, avec des yeux plissés par mille petites rides pleines de malice.

Mais l'autre toujours attachée à la poignée du soufflet essayait mais en vain de détacher sa main. Ses doigts de squelette restaient accrochés à la poignée de fer.

- Tu m'as trompée, Misère, tu m'as trompée !

- Baste ! faisait l'autre, tu veux peut-être t'en aller ?

Et il riait dans sa moustache, avec ses yeux plissés par mille rides pleines de malice.

La Mort, elle, en faisait un nez ! Vous l'imaginez d'ici.

- Baste ! continua notre homme, je vais te laisser partir à condition que tu ne viennes pas me reprendre avant longtemps.

- Dans sept ans, dit la Mort, dans sept ans : Ça te va ?

Sept ans, c'est long, pensait notre homme et il dit :

- Ça me va ! Allez, ouste ! Madame la Mort, et à la prochaine !

Et la Mort s'en fut prestement, quittant sans regret l'atelier de Misère.

Et les années coulèrent, coulèrent, rapides, rapides, car elles étaient comptées.

Pourtant, lui, Misère, ne les comptait pas.

Aussi, un jour, fut-il surpris quand il entendit frapper à sa porte. Il était à table et il buvait un coup de son bon vin, après avoir mangé des poires de son poirier qui chaque année, maintenant, lui en donnait, lui en donnait...

- C'est moi, Misère, dit la Mort. Ton temps est achevé de nouveau. Es-tu prêt à me suivre ?

- Baste ! répondit Misère, mi-figue, mi-raisin.

La Mort s'était arrêtée sur le seuil, hésitante : peut-être se méfiait-elle ?

- Baste ! reprenait Misère, tu me laisseras bien achever mon repas. J'aime bien, maintenant que je suis devenu vieux, prendre une petite goutte. Ça vous donne du cran. Et, tu avoueras, c'est bien le moment où il faut en avoir

- Eh bien ! soit : une minute...

- Entre donc, lui disait Misère, et sieds-toi là, en attendant que j'aille chercher la bouteille.

La Mort, sans méfiance, se laissa choir sur une chaise et quand Misère eut avalé son petit verre, il la regarda d'un air malicieux.

- Baste ! ma commère, dit-il, en essuyant ses moustaches d'un revers de main, je vous attends...

Mais la Mort, ne pouvant se lever de sa chaise, pensa bien que Misère encore une fois lui avait joué un mauvais tour.

- Je ne reviendrai que dans sept ans, clamait-elle, d'une voix suppliante, dans sept ans, Misère, je te le promets !...

- Baste ! Dans sept ans ? Tu n'y penses pas, ma commère ! Écoute : plus on se fait vieux, plus on aime la vie. Sept ans, je viens d'en faire

l'expérience, c'est trop vite passé. Reviens dans quinze ans, et je te tiendrai quitte.

Et la Mort s'en fut prestement, quittant sans regret la maison de Misère, mais se promettant bien de ne plus se laisser prendre désormais.

Et les années coulèrent, coulèrent, rapides, rapides, car elles étaient comptées. Pourtant, lui, Misère, ne les comptait pas.

Aussi, un jour Madame la Mort s'en revint chez lui. Et il fut surpris de la revoir venir si tôt.

- Ne te l'avais-je pas dit ? lui fit la Mort. Allons cette fois, c'est la bonne. Rarement on trompe la Mort plus de deux fois. Es-tu prêt ?

- Baste ! répondit Misère, mi-figue, mi-raisin.

Il était justement sous son poirier en train de cueillir des fruits mûrs et à point, de belles poires fondantes, juteuses et fraîches qui vous donnaient l'eau à la bouche rien que de les voir.

- Baste lui fit-il, je voudrais me cueillir une poire pour la soif. En chemin et là où tu vas me conduire ce sera agréable de pouvoir se rafraîchir un peu. Laisse-moi monter dans l'arbre. J'aurai vite fait...

- Ta-ra-ta-ta ! répondit la Mort. Je commence à te connaître. Tu m'as eue deux fois. Tu veux encore me jouer un vilain tour !

- Baste ! montes-y toi-même, reprit Misère, comme cela tu seras tranquille ; et avoue-le, la faveur que je te demande n'est pas si grande ! Tu me dois bien ça, à moi !

La Mort, retroussant son jupon et son cotillon monta dans le poirier, leste comme une jeune fille ; elle cueillit délicatement une belle poire mûre.

- Baste ! lui disait Misère d'en bas en se moquant d'elle, tu peux bien, puisque tu y es, en prendre une pour toi, si le cœur t'en dit !...

Et il riait, le bon vieux Misère, des mille plis de ses yeux et des mille frémissements de sa moustache.

Et la Mort, quand elle voulut redescendre, s'aperçut qu'elle avait été une fois de plus dupée. Rien à faire. Elle restait perchée sur son arbre comme un merle pris à la glu. Elle comprit tout le ridicule d'une telle situation ; mais tous les efforts qu'elle faisait étaient inutiles : le poirier enchanté la tenait et la tenait bien.

- Eh bien ! Misère, tu peux te vanter d'avoir trompé la Mort trois fois. Mais je t'en prie : laisse- moi redescendre.

- Baste ! Madame la Mort, vous resterez là-haut jusqu'à la consommation des siècles.

- Tu ne feras pas cela, Misère, tu ne feras pas cela ? criait-elle, indignée, du haut de son arbre, serrant ses jupons qui volaient au vent.

- Baste ! Et pourquoi non ? Jusqu'à la consommation des siècles, répondit l'autre, qui de toute évidence profitait de la situation.

- Ecoute, dit du haut de son arbre la Mort qui commençait à rire jaune. Je te promets de ne plus venir te chercher.

- Baste ! disait Misère, tu le jures ?

- Je te le jure ! répondit la Mort.

Et, retroussant son jupon et son cotillon, elle sauta d'un pied leste, comme une jeune fille, au bas du poirier en poussant un gros soupir de soulagement. Puis elle partit le plus vite possible, jurant mais un peu tard qu'elle se méfierait et pensant bien qu'un jour elle tirerait vengeance de cet affront.

Et les années se sont écoulées, lentes, lentes, car elles n'étaient plus comptées. Et Misère, qui ne les compte plus, trouva vite le temps long, long ! long comme un jour sans soleil. Il est, dit-on, toujours de ce monde. Il est vrai qu'il y a déjà bien longtemps qu'il a commencé de s'y ennuyer. Pensez ! depuis qu'il voit les hommes et la suite des jours, si semblables et toujours pareils ! Tous ces jours qui se suivent : guerres, brigandages, orages, sécheresses, gelées, maladies épidémiques, révolutions ! Il en a vu, des événements ! Tant qu'il finit par ne plus s'y reconnaître. Et les hommes qui naissent et qui meurent ! Toujours semblables eux aussi et bien pareils ! Il a connu les enfants de ses enfants ; puis les petits-enfants de ses petits-enfants, ensuite, les arrière-petits-enfants de ses arrière-petits-enfants. Maintenant il ne connaît plus ses descendants et il a une si nombreuse lignée qu'il est le père de beaucoup de monde. On dit, d'ailleurs, que depuis longtemps il désire disparaître de ce monde. Une fois même il a appelé la Mort, la priant comme le bûcheron de la fable de venir le tirer d'ici-bas. Mais la Mort fait la sourde oreille : elle prend ainsi une petite revanche. Car il n'est pas toujours gai d'être immortel. Et c'est pourquoi Misère regrette amèrement de n'avoir pas, jadis, écouté le brave saint Pierre.

- Allons, Jean-le-Piot ! demande le ciel, bédigas !

Pécaïre, le ciel ! il lui faudra maintenant attendre le jugement pour l'avoir...

Et comme disait ma grand-mère :

- *Lo gal cantet e la sornetta finguet !* (le coq chanta et l'histoire s'acheva).

Questions à réfléchir :

1. Le forgeron était malchanceux. En quoi consistait sa malchance ?
2. Expliquez le proverbe « Il pleut toujours sur ceux qui sont déjà mouillés ».
3. Pourquoi le forgeron n'avait jamais d'argent ?
4. Qu'est-ce que les deux étrangers ont demandé au forgeron ?
5. Décrivez ces deux étrangers.
6. Combien ont-ils payé ce service ?
7. Misère les a invités à manger. Que voulait-il leur proposer ?
8. Pourquoi les étrangers ont refusé cette invitation ?
9. Au fait, qui étaient les deux étrangers ?
10. Ils ont proposé de réaliser trois vœux du forgeron. Qu'a-t-il voulu ? Enumérez tous les trois.
11. Le vieux lui a soufflé un autre vœu. D'après lui, que fallait-il demander ?
12. Les deux voyageurs sont partis. Comment la vie de Misère a-t-elle changé ?
13. Décrivez la Mort.
14. Comment le forgeron a trompé la Mort ?
15. Combien de temps lui a-t-elle donné ?
16. Comment le forgeron a trompé la Mort pour la deuxième fois ?
17. Combien d'années lui a-t-elle accordées cette fois-ci ?
18. Comment a-t-il dupé la Mort pour la troisième fois ?
19. En quoi consiste « une petite revanche » de la Mort ?
20. Pourquoi Misère regrette de ne pas avoir écouté le brave saint Pierre ?
21. Expliquez les expressions « faire la sourde oreille », « pauvre comme Job », « mi-figue mi-raisin », « casser la croûte ».

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/56289/777/779>



Jean Carnaval, le petit berger

Ce conte a été relevé dans le haut pays de l'Aude.

Il y avait une fois au village de Quirbajou, situé dans les gorges du Rebenty, un jeune berger qu'on appelait « Jean Carnaval ». Ce garçon pouvait avoir seize ans, il n'était jamais sorti de sa vallée, pas une fois il n'avait eu la curiosité de grimper jusqu'au grand rocher qui surplombe les bas pays du Razès s'étendant vers Limoux.

Un jour donc, chose incroyable, il poussa ses bêtes jusqu'au sommet voisin. Là, il ouvrit de grands yeux d'enfant étonné.

- Je n'aurais jamais pensé, disait-il, que le monde fût si vaste.

À la nuit tombante, il ramena son troupeau à la maison et confia à sa mère un désir naissant.

- Maman, je veux partir à la découverte du monde.

- Mon enfant, lui répondit la vieille paysanne, tu n'es jamais sorti de ce trou. Veux-tu donc te perdre ?

- Je veux partir.

Nul ne saurait décrire l'entêtement du petit montagnard.

La mère, selon ses habitudes, avait allumé son four. Elle prépara quelques boules de pain noir pour elle et une galette de fine farine pour son fils qui partait. À la pointe du jour celui-ci mit la galette dans son bissac et

chemina à travers monts vers la vallée de l'Aude. Enfin, dans la brume matinale, il découvrit la rivière et la suivit.

Il avait passé le bourg de Quillan, le soleil était déjà haut, il avait faim et il songeait à casser la croûte ; mais l'adolescent était timide, il craignait la venue d'un passant et il continua sa route. D'ailleurs, il avait ses raisons : il n'avait qu'une seule galette dans le sac, comment pourrait-il d'aventure inviter un passant ?

Il chemina une heure, deux heures encore, toujours plongé dans ses réflexions. Devait-il manger sa galette ou, continuant à marcher, économiser son déjeuner ?

Il suivait la rivière Aude et ses bords¹ afin de passer inaperçu. Espéras et Couiza n'étaient pas des lieux convenables. Enfin il se dissimula dans les taillis, décidé à satisfaire sa faim. Il allait rompre sa galette lorsqu'il entendit des pas. Il la remit dans le bissac et marcha encore, trouva un meilleur coin, s'assit enfin. Mais à mi-déjeuner un homme apparut dans les branches.

- Que fais-tu donc, ici ? dit l'intrus.
- Je mange un morceau de fouacette. Je suis de Quirbajou.
- D'où ? demandait l'autre.
- De tout là-haut, derrière ce grand rocher.
- M'offrirais-tu un morceau de galette, mon garçon ?
- Pauvre homme, vous arrivez bien tard. J'avais faim. Ma galette est bien réduite, prenez tout ce qui reste.

L'inconnu mordit à la galette. Or à mesure qu'il mangeait, la galette se reconstituait d'elle-même. Jean Carnaval était muet d'étonnement et d'admiration. Puis l'invité, qui portait un solide havresac de cuir, désigna du doigt la misérable besace du berger, en toile de lin.

- Tu es bien mal équipé pour partir en voyage, lui dit-il. Écoute, je te donne mon havresac. Lorsque tu désireras quelque chose, il te suffira de dire cette formule bien simple : « Ceci dans mon havresac ».

Après quoi, l'inconnu, c'était Notre-Seigneur, le quitta et disparut.

Jean Carnaval avait repris la route du bas pays. Il but à la régolade l'eau claire et fraîche de la source d'Alet, puis vint à passer par les rues de Limoux. Comme il s'arrêtait devant une banque, il vit un gros tas de louis d'or. Il se souvint que l'inconnu de la fontaine lui avait conseillé de remplir à

¹ Bords boisés de la rivière.

l'occasion son havresac. Il prononça la formule magique : « Tout cet argent dans mon havresac. » Il fut aussitôt chargé d'or comme un baudet.

La nuit tombant, il chercha une bonne auberge en dehors de la ville. On lui en indiqua bien une, mais on ne l'assura pas qu'il en sortirait vivant.

- Ah ça ! Merci tout de même, répondit-il.

Il frappa à la porte indiquée. Voulait-on de lui ?

- Bien sûr, dit le patron, vous mangerez et dormirez, mais je ne répons pas des accidents... En attendant, asseyez- vous et dinez.

Il se chauffa devant un bon feu, puis entama son repas. Or, pendant qu'il avalait sa soupe, descendirent par la cheminée cinq diabolins, d'abord un qui vint à sa gauche, puis un deuxième qui vint à sa droite, puis tous les cinq l'assaillirent en même temps, chacun tirant de son côté, gestes et grimaces à l'appui. L'affaire devenait sérieuse. - Cela suffit ! criait le patron, invitant de son côté les diabolins à plus de retenue et de prudence.

Sait-on jamais qui l'on assaille ? Malgré ce, les créatures infernales prenaient déjà l'assiette et palpaient le havresac. Notre berger débordé s'écria :

- Tout cela dans mon havresac !

Le havresac était lourd maintenant. Au matin, quand il voulut payer, le patron lui dit :

- Mon cher enfant, c'est moi qui suis ton débiteur car la présence de ces diabolins éloignait toute clientèle. Ma maison en sera délivrée maintenant.

Jean avait repris sa route. Il atteignit une forge où s'affairaient quatre compagnons et le maître.

- Maître, combien devrai-je payer pour obtenir vos services, les vôtres et ceux de vos compagnons, pendant une heure ? C'est un travail très particulier : frapper à tour de bras sur ce havresac.

- Ce sera vingt francs.

- Voici et frappez fort, dit Jean.

Le havresac sur l'enclume et les coups de marteau de pleuvoir. Les diabolins firent un beau vacarme de cris déchirants et de miaulements sinistres.

Au bout d'une heure, Jean arrêta les marteaux.

- Cela suffit, je crois. La leçon sera bonne ! Au revoir, forgeron.

Un peu plus loin, Jean s'allégea des diabolins. Certes, ils vivaient encore, mais mal en point : tel avait perdu un bras, tel un oeil et l'autre les cornes. Ils détalèrent sans demander leur reste.

Jean Carnaval avait accompli son voyage au pays bas.

Où puis-je aller maintenant ? se dit-il.

Il arrivait précisément à la croisée de trois chemins. Il eut l'idée de prendre celui du Ciel. Le chemin était raboteux, mais il avait le pied montagnard. Il atteignit la grande porte et frappa.

- Tch'es aquo ?² dit le portier.

- Y a-t-il une place pour moi ici ?

- Non, non, mon pauvre ami, il y a trop peu de place ici, on ne saurait où te mettre avec ce gourdin et ce lourd havresac.

- Au revoir donc.

Il revint en arrière et prit un autre chemin, celui du Purgatoire. Arrivé à un grand portail, il frappa avec son bâton.

- Ah ça ! quelle impatience ! cria quelqu'un. Ici c'est plein. D'ailleurs, ce n'est pas une auberge.

Restait un dernier chemin, celui de l'enfer.

Si j'allais voir ce qu'on y fait ? pensa-t-il.

Le chemin était marécageux, il dut traverser une rivière bourbeuse. Il frappa à grands coups de galoche, la porte s'entrouvrit légèrement. À son étonnement, il aperçut nos cinq diabolins.

- N'entre pas, au moins, crièrent-ils effrayés, car tu nous as déjà roués de coups.

Comme on ne voulut de lui nulle part, force lui fut de revenir avec son sac et ses esclops³ bourrés de paille dans son Quirbajou natal.

Questions à réfléchir :

1. Qu'est-ce qui a provoqué l'intérêt de Jean Carnaval de voir le monde ?
2. Jean Carnaval est parti, il avait faim. Pourquoi ne s'est-il pas arrêté ?
3. Quel miracle a produit l'inconnu qui a demandé à manger ?
4. Qui était l'inconnu ?
5. Qu'est-ce qu'il a donné au jeune homme ?
6. Un *louis d'or* c'est quoi ?
7. Qu'est-ce qui n'allait pas à l'auberge ?
8. Comment le jeune homme a aidé le patron de l'auberge ?
9. Comment a-t-il puni les diabolins ?

² Qui est-ce ?

³ Galoches.

10. Pourquoi n'a-t-on pas admis Jean au Ciel ? Et au Purgatoire ?
11. Pourquoi on ne l'a-t-on pas admis en enfer ?
12. Qu'a-t-il fait ensuite ?

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/56344/771/844>



Le morceau manquant

Il était une fois par chez nous, un vieux tailleur, comme il n'en existe plus aujourd'hui, bien entendu. Il savait tailler et coudre à merveille, soit, mais il avait un vilain défaut : lorsqu'on lui apportait un tissu pour faire un habit, il ne pouvait s'empêcher d'en subtiliser un morceau pour son usage personnel, qu'il coupait et laissait tomber dans un panier, derrière sa table de travail.

Ces morceaux lui servaient à fabriquer des gilets, ou des vêtements pour les enfants de riches. C'était autant de bénéfice net.

Cela dura jusqu'au jour, ou plutôt jusqu'à la nuit, au cours de laquelle il lui arriva une chose terrible.

Il se trouvait bien au chaud dans son lit. Un ange vint le prendre par la main ; il essaya de résister, mais rien n'y fit, l'ange le tira jusqu'au ciel. Là, se tenait un tribunal où d'autres anges accusateurs aux visages sévères, lui crièrent, les yeux étincelants :

- Tailleur, tu es un voleur ! Tu soutes des morceaux d'étoffes à tes pratiques !

- Tailleur, tu iras en enfer !

Il essaya de se défendre, utilisant toutes les ficelles du métier. Il dit que s'il coupait parfois le tissu largement, c'est pour ne pas en manquer plus tard, au cas où le client aurait besoin, par exemple, qu'on élargisse son habit, ou bien s'il fallait le rapiécer proprement...

- menteur ! crièrent les anges, ne raconte pas n'importe quoi, nous ne sommes pas dupes, le tissu volé te sert à d'autres fins !

- Rarement, très rarement, je vous assure, gémit le tailleur.

- Regarde ! clamèrent les voix accusatrices.

Et le tailleur vit tout à coup devant ses yeux, se déployer un drapeau immense, composé de tous les morceaux d'étoffes tombés dans son panier depuis si longtemps, et cousus bout à bout... Le drapeau ondoyait tel un serpent sans fin, tournait autour de lui et se rapprochait peu à peu, enserrait son visage, l'étouffait, tandis que le chœur des anges tonnait à son oreille :

- Attends le jugement dernier, tailleur, et tu comprendras ton malheur !

Le tailleur se débattait, il manquait de souffle, il allait mourir... Et soudain, il s'éveilla, haletant, couvert de sueur. C'était un rêve qu'il avait fait, ou plutôt un affreux cauchemar.

Le lendemain, il arriva dans son atelier, les yeux gonflés, le visage grave, et s'adressa à ses aides et à ses apprentis réunis autour de lui :

- Mes amis, leur dit-il, je voudrais vous demander quelque chose. Je connais des confrères qui ne sont pas toujours honnêtes. On leur apporte un tissu, ils en coupent un morceau pour leur usage personnel. C'est là une vieille habitude, une tradition que je ne veux pas perpétuer... Alors, je vous prie, si vous me voyez, une fois par mégarde, agir de cette façon, n'hésitez pas à me prévenir. Criez : « Maître, souvenez-vous du drapeau ! ». Je comprendrai.

Les apprentis riaient, croyant à une plaisanterie. Le tailleur dut raconter son rêve :

- Le jour du Jugement Dernier, expliqua-t-il, tous ces morceaux de drapeau pourraient témoigner contre moi.

Les apprentis promirent alors de prévenir leur maître.

Et le temps passa. Le tailleur taillait, bâtissait, cousait, comme de coutume, mais son panier demeurait vide. Cela dura jusqu'au moment où quelqu'un lui apporta une étoffe si belle, si souple, si soyeuse, d'un dessin si choisi, qu'il en fut émerveillé et qu'il ne put résister à la tentation.

Il guetta la seconde propice. Croyant que ses ouvriers ne le regardaient pas, il saisit ses ciseaux et coupa prestement un morceau d'étoffe. Le morceau n'était pas encore au fond du panier, qu'un cri jaillissait :

- Maître, souvenez-vous du drapeau !

Un apprenti le regardait avec des yeux malicieux ; les autres reprirent ensemble :

- Maître, souvenez-vous du drapeau !

Le tailleur gronda :

- Vous ne pouvez pas vous taire !

Mais à nouveau, les ouvriers crièrent :

- Maître, souvenez-vous du drapeau !

- Le drapeau, le drapeau, j'y pense, n'ayez crainte, dit le tailleur. Mais je me suis souvenu qu'il y manquait un morceau. C'est justement celui que je viens de couper.

Questions à réfléchir :

1. En quoi consistait le défaut du tailleur ?
2. A quoi servaient les morceaux ?
3. Qui étaient les juges de tribunal ?
4. Comment le tailleur a-t-il essayé de se défendre ?
5. De quoi se composait le drapeau qu'il a vu dans son rêve ?
6. Qu'a-t-il demandé à ses apprentis ?
7. Pourquoi n'a-t-il pas pu résister à la tentation ?
8. Comment a-t-il expliqué son comportement à ses apprentis ?

Les deux jumeaux

Un tisserand ayant sauvé la vie à un pêcheur en reçut comme récompense un poisson :

- C'est un poisson miraculeux, dit l'homme. Tu en feras six parts, deux pour ta femme, deux pour ta jument et deux pour ta chienne. Puis tu choisiras deux longues arêtes, et tu les planteras dans ton jardin.

Ainsi fit le tisserand et sa surprise fut grande, au bout de quelques mois, lorsqu'il vit que deux épées magnifiques avaient poussé dans son jardin, que sa chienne avait deux petits, que sa jument réchauffait deux poulains et que sa femme avait accouché de deux superbes jumeaux. De sorte que chacun de ses enfants aurait son épée, son chien et son poulain.

Les années s'écoulèrent dans la joie, et les jumeaux se firent remarquer par toutes sortes de prouesses. L'un fut dénommé l'Intrépide et l'autre le Valeureux.

Il fallait à l'Intrépide de l'espace et des aventures. Un jour, il alla trouver le pêcheur devenu vieux et lui dit son impatience de voir de nouveaux horizons :

- Eh bien, pars ! lui dit le vieillard. Mais prends cette fiole d'eau limpide que tu laisseras entre les mains de ton frère le Valeureux. Il faudra que le Valeureux regarde ce liquide chaque matin ; si l'eau devenait trouble, c'est que ta vie serait en danger et alors il partirait pour te porter secours.

Le Valeureux reçut en dépôt la précieuse bouteille, promit de suivre ces instructions et l'Intrépide, enfourchant sa monture et suivi de son chien fidèle, alla courir le monde. Partout les jeunes gens trinquaient avec lui, et les jeunes filles lui offraient leurs sourires. Or, dans une grande ville, il ne trouva que visages moroses ; les femmes étaient plus mélancoliques encore que les hommes. Pourquoi tant de tristesse ? Il apprit alors que, dans une forêt voisine, se cachait un monstre à neuf têtes, un redoutable dragon qui dévorait une vierge chaque semaine. La victime était désignée d'avance et c'était, ce jour-là, le tour de la propre fille du roi. Le roi avait proclamé que, s'il se trouvait un chevalier assez courageux pour aller tuer la bête maudite, il en ferait son gendre. Mais où trouver ce héros ?

L'Intrépide arrivait juste à point. Il se précipita dans le repaire du dragon qui, de ses neuf gueules, faisait jaillir des flammes ; à coups d'épée, il put trancher ses neuf têtes et s'en revint à la ville après avoir pris la précaution d'extirper et d'emporter les langues toutes rouges de l'animal féroce. Bien lui en prit, car il put ainsi déjouer les desseins d'un rusé charbonnier qui, ayant assisté de loin à cette héroïque équipée, avait ramassé les têtes du dragon pour se présenter au roi comme étant, lui, le plus fameux des paladins. Le manant fut vite confondu, car les langues de la bête tuée étaient en possession de l'intrépide. Et c'est ainsi que celui-ci devint le gendre du roi à la grande satisfaction de la douce fiancée.

Mais l'amour ne pouvait enchaîner plus longtemps le bouillant chevalier. Un soir, étant accoudé à son balcon, il vit au loin une lueur :

- Qu'est donc cette lumière qu'on voit là-haut, au sommet de la montagne ? demanda-t-il à la princesse.

- C'est le château du Fourchu dont nul n'est jamais revenu.

Voilà qui suffisait pour piquer la curiosité de l'Intrépide. Malgré les supplications de sa jeune femme, il monta en selle, prit son épée, siffla son chien et se dirigea vers le château du Fourchu dont nul n'est jamais revenu. Les lieux semblaient abandonnés ; les ponts-levis étaient baissés et nul ne l'empêcha de visiter les appartements poussiéreux et déserts. Un grand feu de cheminée l'attira dans une vaste salle, et il y fut accueilli par la très vieille femme venue aussi, dit-elle, pour se réchauffer. Lorsqu'elle aperçut le cheval, la vieille femme dit :

- Je ne serais certes pas entrée dans le château du Fourchu dont nul n'est jamais revenu si j'avais su y rencontrer cet animal.

- Et pourquoi donc ? demanda le cavalier.

- Parce qu'il me fait peur.

- Ne craignez rien, brave femme. Il est inoffensif.

- Je serais plus rassurée si vous me permettiez de déposer sur sa tête un de mes cheveux blancs.

- Vous pouvez en déposer deux et tant que vous voudrez.

- Un seul suffira...

Et la vieille femme, arrachant de sa tête un long cheveu blanc, raide comme un crin, le jeta sur les oreilles du cheval qui s'agitait et n'acceptait pas ce cadeau avec plaisir.

Le chien se mit à aboyer :

- Il m'effraie aussi ! dit la vieille femme.

Et elle fut autorisée encore à garnir la tête du chien d'un de ses épais cheveux. Ce manège amusait l'Intrépide, et il éclata de rire lorsque l'étrange inconnue lui demanda d'attacher un troisième cheveu à la poignée de son épée.

- Faites donc, répondit-il, jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus de cheveux sur la tête...

Mais aussitôt le cheval, le chien et l'épée furent immobilisés par des chaînes en fer, et la maudite sorcière bondit sur l'Intrépide et l'étrangla.

Tandis que ces événements se déroulaient au château du Fourchu dont nul n'est jamais revenu, le Valeureux, resté à la maison, voyait se troubler l'eau de sa fiole. Malédiction ! Il était temps de courir au secours de l'Intrépide ! Vite, vite, son épée, son cheval et son chien ! Et il partit vers la ville à bride abattue. Mais les citadins, le prenant pour l'Intrépide, l'acclamèrent et l'escortèrent jusqu'à la demeure de la princesse. Il se garda bien de les désabuser ; reçu à bras ouverts par la fille du roi, qui croyait avoir

retrouvé son époux, il la laissa dans cette illusion, l'interrogea sans y paraître et finit par apprendre que l'Intrépide avait eu l'imprudence d'aller au maudit château.

C'est là que son devoir de frère l'appelait et, sans plus écouter la princesse consternée, il gravit au galop la montagne fatale. Il y trouva le même mystère, la même sensation de froid et la même vieille femme aux cheveux blancs qui tremblait de peur. Il écouta les mêmes litanies plaintives de la sorcière qui demandait à garnir de cheveux le cheval, le chien et l'épée :

- À votre aise, dit le Valeureux ; mais donnez-moi ces cheveux et je les collerai moi-même où il vous plaira...

- Tenez, les voici. Placez-les vous-même.

Il fit semblant d'obéir à la sorcière, mais il souffla sur les cheveux pour les éparpiller :

- Maintenant je n'ai plus peur, cria la vieille femme, se croyant sûre de son fait. Tu vas mourir également au château du Fourchu dont nul n'est jamais revenu.

Mais c'est elle qui était prise au piège. Le chien l'aurait mise en pièces si le Valeureux n'était intervenu :

- Maudite créature du Diable, s'exclamat-il, tu n'auras la vie sauve que si tu me conduis auprès de mon frère.

- Il est mort.

- S'il est mort, tu périras aussi.

Et le Valeureux fut conduit dans un souterrain où gisaient tous ceux qui, étant allés au château du Fourchu, n'en étaient jamais revenus. La sorcière fut bien obligée de ressusciter l'Intrépide, son chien et son cheval.

Et les deux jumeaux regagnèrent la ville, l'Intrépide pour rejoindre sa femme, le Valeureux pour épouser la seconde fille du roi.

Questions à réfléchir :

1. Qui a donné le poisson au tisserand ?
2. Comment devait-il le partager ?
3. Un miracle s'est produit. Qu'est-il s'est passé ?
4. A qui le père a-t-il donné une fiole d'eau limpide ? Comment devait fonctionner cette fiole ?
5. Qu'y avait-il de particulier dans la ville où l'Intrépide était-il arrivé ?
6. Comment est-il devenu le gendre du roi ?

7. Pourquoi est-il allé au château du Fourchu ?
8. La vieille dame a dit qu'elle avait peur. Quel rituel magique a-t-elle exercé pour ne pas avoir peur ? Comment l'Intrépide a-t-il réagi ?
9. Qu'a fait la sorcière après ?
10. Comment le Valeureux a-t-il compris que son frère était en danger ?
11. Qu'est-ce que ou qui est-ce qui l'a retenu en ville ?
12. Comment a-t-il réagi à la magie de la sorcière ?
13. Son frère était-il encore vivant ?
14. Qu'a-t-il demandé à la sorcière ?
15. Le Valeureux voulait-il aussi devenir le gendre du roi ?
16. **Attention ! Questions stupides !** Pourquoi le Valeureux n'a-t-il pas obligé la sorcière à ressusciter les autres gens tués ?
17. Pourquoi personne n'a demandé aux filles du roi si elles voulaient épouser les jumeaux ?
18. Pourquoi la sorcière a-t-elle tué tous ces gens ?

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/60627/227/834>



La flûte du berger Meyot

Vous qui êtes grands, n'abusez pas de la faiblesse des petits ; le plus simple des oiseaux a des protecteurs invisibles ; le plus chétif des enfants peut trouver tôt ou tard le moyen de punir ceux qui le font souffrir.

Il y avait une fois un homme et une femme qui n'avaient jamais eu d'enfants, malgré tous les devins consultés, les pèlerinages exécutés à Garaison, à Bétharram et à Saint-Bertrand-de-Comminges. Il est vrai qu'ils s'étaient toujours montrés fort exigeants dans leurs prières ; ils voulaient posséder le garçon le plus spirituel qu'on eût vu sur la terre, depuis la mort du beau David.

Arrivés au terme fatal où tout espoir doit s'évanouir ils modérèrent leur ambition, et se contentèrent de demander au ciel un enfant, quel qu'il pût être, ne fût-il que la moitié d'un homme de cinq pieds.

Le destin fut satisfait de cet acte d'humilité : quelques mois après, un garçon naissait dans la maison jusqu'alors maudite ; mais il était si petit, si petit qu'on lui donna le nom de Meyot, c'est-à-dire moitié d'homme. Il fut sagement inspiré, l'auteur de ce baptême : arrivé à quinze ans, l'enfant n'était pas plus haut qu'un chien de garde, et ses parents comprenaient bien qu'il devrait passer sa vie à pacager le bétail comme simple berger.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne manquait ni d'activité ni d'intelligence ; aussi fut-il aisé de le placer dans une grande métairie, où il eut à garder une vingtaine de bêtes à cornes... Il ne faut pas juger des choses sur les apparences... Meyot s'aperçut bientôt que la place était assez mauvaise ; le bordier et la bordière n'étaient pas moins avarés que bizarres, et l'enfant passait les journées à recevoir des gronderies accompagnées de quelques coups. Encore, si la nourriture lui avait offert certain dédommagement ; mais du pain moisi et de la soupe sans lard ni graisse achevaient de rendre la position du berger aussi peu tolérable que celle de L'Enfant prodigue dans la garderie des pourceaux.

Grâce à Dieu tous les jours ne se ressemblent pas ; la lune change d'aspect tous les soirs, et Meyot eut à son tour son bon quartier de lune.

Un jour qu'il gardait les vaches sur les bords d'un ruisseau, Meyot aperçut une petite vieille de sa taille, qui cherchait un gué afin de traverser à pied sec :

- Petit berger qui gardes les vaches, cria-t-elle d'une voix aussi grêle que celle du roitelet, ne pourrais-tu m'aider à franchir le courant ?...

Meyot s'empresse d'accourir ; il relève ses chausses, fait monter la petite vieille sur ses épaules, passe le ruisseau et la dépose sur l'autre bord.

- Vous m'avez rendu grand service, mon petit ami, lui dit la vieille, en lui faisant la révérence, que pourrai-je vous donner en paiement ?

- Absolument rien, répond Meyot ; je fais le bien par plaisir, et ne demande jamais de récompense ; ma grande pauvreté ne saurait servir d'excuse à mon avarice.

- Cette générosité augmente ma reconnaissance ; formez un souhait, un désir ; je m'empresserai de les satisfaire.

- Si vous voulez remplir un de mes désirs, bonne femme, procurez-moi une petite flûte, afin que je fasse danser les bergers et les bergères au pâturage ; la maison que j'habite est si triste qu'il me serait doux de prendre quelque délassement quand je suis loin de la surveillance de mes maîtres.

- Ton ambition est naturelle et modeste, je serai heureuse de te contenter. Voilà la flûte, répondit la vieille en la tirant de son corsage ; cet instrument est à ce point merveilleux que nul être vivant ne pourra l'entendre sans se mettre à danser jusqu'à ce qu'il te plaise d'en arrêter les sons.

La petite vieille disparaît, et Meyot s'empresse d'essayer l'instrument, afin de constater la réalité des dons que la vieille y a attachés... Il porte la flûte à la bouche, il souffle ; aussitôt les bœufs dressent la tête, les vaches cessent de brouter ; ils se regardent les uns les autres, s'ébranlent, sautent, gambadent, et commencent enfin cette ronde générale que les animaux n'ont coutume de se permettre que dans les journées brûlantes de l'été, lorsque les piqûres des taons les font courir à travers les champs et les fondrières. Meyot, plus heureux qu'il ne pouvait l'espérer, finit par craindre de les voir se lancer dans la rivière ; il renferme sa flûte sous sa veste, et se promet d'en jouer plus d'une fois, mais après avoir choisi le moment opportun.

Un coup de fusil retentit tout à coup à ses oreilles ; il se retourne : M. le maire venait de tirer aux ramiers... Or, maître Meyot avait eu maille à partir avec M. le maire, au sujet d'une vache qui s'était permis de pénétrer dans sa basse-cour, et pour laquelle le berger avait dû payer douze sols de dommages.

- Pourrais-tu me dire si j'ai touché les ramiers ? demanda le chasseur au petit joueur de flûte.

- Assurément, monsieur le maire : vous êtes trop habile tireur pour manquer votre gibier.

- Où donc est-il tombé, mon ami ? la fumée ne m'a pas permis de le voir...

- Dans ce buisson de houx, monsieur le maire.

Le maire s'avance dans le buisson :

- Je ne vois rien, mon cher Meyot.

- Encore quelques pas dans le fourré, et vous mettrez la main dessus.

Le maire écarte péniblement les broussailles et pénètre plus avant ; dès qu'il est bien engagé dans les ronces, Meyot prend sa flûte, joue le *Qu'in ten ba l'aouellado l'aouellé*, ... et voilà M. le maire qui, malgré sa bonne envie de rester tranquille au milieu d'un semblable fourré, se met à danser le rondeau dans les épines.

- Qu'est-ce que ? Aïe ! miséricorde !... le diable est donc caché dans le buisson ? Mes pauvres mains ! ma pauvre figure !...

Il aurait été mis en lambeaux comme saint Barthélemy, si Meyot, satisfait de cette vengeance, n'avait rentré l'instrument fatal dans sa poche et porté secours à l'écorché.

Pendant que le maire allait se laver à la fontaine, sans avoir trouvé son ramier, Meyot ramenait les bestiaux à la métairie, afin de prendre son déjeuner. La bordière trempait les armotes⁴ dans une douzaine de berrets⁵ disposés, selon l'usage, autour du pot placé au milieu de la cuisine. Au bruit des sabots du berger, la mégère lui paie son contingent ordinaire d'injures, le traite de paresseux, de vaurien qui fait mourir le bétail de faim en le renfermant trop tôt, et promet de ne pas lui donner sa part de bouillie, et moins encore sa ration de soupe.

Si tu ne m'en donnes pas, tu pourrais bien ne pas en manger toi-même, pensait Meyot, sans oser le dire. Le bordier, rentrant aussitôt, ajoute ses gronderies à celles de sa femme ; Meyot est traité, pour la seconde fois, de paresseux, de propre à rien, et l'on décide qu'il n'aura pas même de pain à son dîner.

- Si vous ne m'en donnez pas, vous pourriez bien ne pas en manger vous-mêmes, dit-il, assez haut cette fois pour être parfaitement entendu ; et, prenant sa flûte, il joue son *Qu'in ten ba l'aouellado l'aouellé*, sur le ton le plus bruyant de son instrument. Aussitôt la femme et le mari se prennent, bien malgré eux, à danser un rondeau, qu'ils n'avaient pas essayé depuis le jour de leurs noces ; la bordière, encore accroupie et la cosse à la main, saute sur les plats de bouillie qu'elle met en mille pièces ; le métayer, en sabots, fait subir le même sort au chaudron, et finit de pulvériser la vaisselle. La bouillie répandue ne forme plus qu'un borbier blanchâtre, sali de poussière et de boue, et les danseurs furieux continuent à la piétiner sans relâche.

⁴ Bouillie de farine de maïs

⁵ Petites assiettes en forme d'écuelle

Pendant que Meyot remet son instrument dans sa poche, afin de rire à cœur joie du spectacle de sa petite vengeance, M. le maire paraît sur le seuil, tout égratigné par les caresses du buisson de houx ; le berger prend la fuite vers l'écurie...

- Qu'est-ce donc que ceci, demande M. le maire, attiré par le bruit ; qui peut vous pousser à faire un semblable fracas !... Des bordiers d'une sagesse et d'une économie proverbiale, qui brisent leur vaisselle et mettent la bouillie sous leurs pieds !...

- Ah ! monsieur le maire, une maudite flûte, jouée par le diable sans doute, nous a mis dans les jambes une démangeaison de gambades qu'il nous a été impossible de maîtriser... Mais vous-même, monsieur le maire, d'où venez-vous, ainsi couvert de sang et d'égratignures ?

- Ah ! mes amis, je dirai comme vous ! une mauvaise flûte, jouée par Belzébut, probablement, m'a mis en danse, malgré moi, au milieu d'un buisson d'épines.

- Connaissez-vous le joueur de cet instrument diabolique ?...

- C'est votre Meyot, mes amis ! un effronté coquin, que je vais de ce pas dénoncer à la justice...

- Notre Meyot ! ah, monsieur le maire ? N'est-ce pas qu'il mériterait d'être emprisonné, pour avoir mis de si bons maîtres dans une semblable confusion ?...

- Vous voulez dire d'être pendu, pour s'être ainsi moqué de M. le maire !...

L'effet suivit de près cette double menace : Meyot, dénoncé comme coupable d'injures et de mauvais traitements envers son maître, sa maîtresse et le magistrat municipal, fut arrêté par ordre du bailli, mis en prison, interrogé, condamné à danser à son tour au bout de la corde qui sert d'ornement à la potence.

Le jour fatal de l'exécution arrive, le bourreau dresse l'échafaud sur la place publique. Le bordier, la bordière, M. le maire, voulant bien s'assurer qu'il soit pendu, prennent position aux meilleures places. Tout est préparé pour l'exécution avec l'attention la plus méticuleuse : Meyot a les mains attachées ; quatre hommes de la maréchaussée lui servent d'escorte ; la corde et la potence sont faites tout exprès pour la cérémonie. On n'avait oublié qu'un point : celui de retirer sa flûte au coupable. Arrivé sur l'échafaud, Meyot prie le bourreau de lui permettre de faire sa prière ; l'exécuteur des hautes œuvres, qui gagnait le pain de ses enfants en faisant

tirer la langue aux gens au haut d'une perche, était assez bonhomme, en dépit de son métier ; il écouta la prière de Meyot, en se disant :

Il est fâcheux, après tout, d'avoir à pendre un homme dont le seul crime est d'avoir joué de la flûte lorsque personne ne l'en priait.

Meyot s'agenouille ; pendant que l'exécuteur graisse la corde, le patient porte la flûte à la bouche et souffle son terrible *Qu'in ten ba l'aoueillado l'aouellé*.

Aussitôt, bourreau, maréchaussée, maire, bordier et bordière, se mettent à danser le rondeau furibond. Le bourreau, renversé du haut de l'échafaud, se casse le bras et se démet la jambe ; le bordier se tourne le pied, la bordière tombe sur les dents et se brise les incisives ; le maire veut s'appuyer contre un arbre, il rencontre une cheville placée dans le tronc pour tendre les cordes à faire sécher le linge. La cravate s'y prend ; et comme il continue à danser, le noeud serre, serre de façon à lui faire tirer la langue... Qu'allait-il arriver, bon Dieu ? Meyot soufflait toujours... Par bonheur (on a beau se plaindre du sort, le bonheur se mêle de toutes les affaires), la petite vieille du ruisseau apparaît tout à coup près du musicien implacable :

- Prenez-lui la flûte ! retirez-lui cet instrument damné, s'écrient la bordière et le bourreau : M. le maire tire la langue...

- Pourquoi le lui reprendrais-je ? répondit la fée ; ... ma flûte ne fait danser que les mortels affectés de quelque vice bien tenace : tel que l'avarice, l'acrimonie... Qu'il ne reste ici que des hommes justes et charitables, Meyot pourra jouer impunément de son instrument : aucune jambe ne se permettra de battre des entrechats.

Malgré les paroles rassurantes de la fée, tout le monde dansait encore. La bordière commence à promettre de ne plus refuser à Meyot la nourriture qui lui est due : aussitôt elle cesse de sauter. Le bordier jure de ne plus le quereller et le battre ; il s'arrête sur ses pieds. Le maire assure qu'il ne fera plus payer de dommages pour un boeuf qui traversera innocemment sa basse-cour : sa cravate se dénoue ; il respire à l'aise... Le bourreau crie bien haut qu'il ne s'amusera plus à étrangler personne : il cesse de sauter par enchantement. Après de semblables promesses, Meyot, délivré des cordes qui le tenaient garrotté, fut rappelé à la métairie ; le bordier lui pardonna de l'avoir fait danser ; Meyot lui pardonna d'avoir voulu le faire pendre... Cependant la fée, n'osant compter sur la correction définitive des vieux pécheurs, s'occupe des moyens d'assurer l'observation de leurs engagements : elle attache à la flûte enchantée la propriété de ne pouvoir

être enlevée du gousset du berger ; les plus mutins sont maintenus dans la nécessité de rester généreux et tolérants, par la crainte de voir Meyot emboucher de nouveau le flageolet redoutable. La peur fut souvent la meilleure sauvegarde de la probité ; chacun se tint sur le qui-vive. On assure, toutefois, que Meyot dut plus d'une fois tirer l'instrument de son étui ; mais sa vue suffisait pour inspirer une crainte salutaire. Il ne fut plus obligé de faire danser le maire dans les épines, les propriétaires sur leur vaisselle ; il put garder paisiblement son bétail. La bordière ne fit plus de bouillie sans lui en donner ; il eut sa soupe chaque jour, et son morceau de poule au pot chaque dimanche. Tous les avarés ont-ils été corrigés par l'aventure de Meyot ?

Questions à réfléchir :

1. Pourquoi les parents ont-ils donné le prénom Meyot à leur fils ?
2. Quel métier pouvait-il faire ? Pourquoi ce métier ?
3. Comment était la vie à la ferme ?
4. Comment a-t-il aidé la vieille dame ?
5. Qu'a-t-il demandé comme récompense pour son aide ?
6. Pourquoi les vaches et les bœufs se sont-ils mis à danser ?
7. En quoi consistait le conflit entre Meyot et Monsieur le maire ?
8. Comment le garçon a-t-il puni le maire ?
9. Qu'est-ce que le maître et sa femme ont dit au pauvre garçon quand il est rentré ?
10. De quoi allaient-ils priver Meyot ?
11. Quelle danse ont-ils dansée ? Depuis quand ne l'ont-ils pas dansée ?
12. A quoi a-t-on condamné le pauvre garçon ?
13. Qu'a-t-on oublié de faire avant l'exécution ?
14. Qui est apparu près du garçon ?
15. Qu'est-ce que les gens ont promis pour arrêter de danser ?
16. **Questions stupides !** Est-ce que vous croyez que ces gens tiendront leurs promesses ?
17. Les gens ne changent pas. Êtes-vous d'accord ?
18. Voudriez-vous avoir une telle flûte ?

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/60999/982/448>



Jean de l'Ours

Jadis une jolie jeune fille avait l'habitude d'aller dans la forêt. Elle y ramassait du bois. Un ours la vit et la suivit. Quand il sut quelle ne pouvait plus se sauver, il lui sauta dessus et l'emporta dans sa tanière.

Enfermée dans une caverne, elle dut vivre avec l'ours et même elle devint sa femme. L'ours était très gentil avec elle. Il lui rapportait chaque jour des brebis volées, du miel, des pommes, des poissons, des cerises. Jamais elle n'avait eu tant de nourriture. Mais avant de partir, il prenait soin de clore la caverne avec une grosse pierre. Sans cela elle se serait sauvée depuis fort longtemps.

Au bout d'un an un beau garçon naquit. Il avait les membres poilus comme son père et le visage avenant de sa mère. On l'appela Jean. Jean de l'Ours. Jusqu'à sept ans il grandit à vue d'oeil. Nourri de chairs crues et de bons fruits, il faisait plaisir à voir.

Quand le père partait dans la forêt ou la campagne après avoir refermé la caverne, la mère lui racontait ce qui était arrivé et combien parfois elle se trouvait malheureuse d'être réduite au rang de bête. Elle lui racontait aussi qu'il y avait de par le monde beaucoup d'autres hommes et des enfants semblables à lui. Alors Jean essayait d'ébranler la grosse dalle.

- Bientôt, disait-il à sa mère, je ferai tomber la pierre et l'on pourra partir.

L'enfant devenait de jour en jour plus fort. Il aimait combattre avec son père pour s'amuser dans la grotte obscure. Ainsi il entraînait ses muscles.

Enfin, le jour vint où Jean fit basculer la pierre et prenant la main de sa mère, ils s'enfuirent à toutes jambes. L'ours les appela, pleura même, mais rien n'y fit. Jean et sa mère allèrent dans le monde des hommes.

- Maintenant, dit la brave femme à son fils, il te faut travailler.

Elle avait un parent forgeron et Jean entra chez lui comme apprenti. Mais dès qu'il prit une barre de fer, il fracassa l'enclume d'un seul coup.

- Eh bien petit ! cria le forgeron, ne tape pas si fort, tu vas vraiment tout casser.

Jean écouta son maître et devint un ouvrier très habile, sachant façonner socs de charrues, chaînes, outils de toutes sortes. Il martelait comme un forcené toute la journée. Pourtant le forgeron oubliait de le payer. Il lui en fit la remarque.

- Et combien faudra-t-il te payer ? dit le mauvais maître.

- Donnez-moi seulement les éclats de fer qui tombent à terre. Cela me suffira.

Le forgeron se montra tout d'abord réjoui. Mais très vite il déchantait. Jean de l'Ours s'était remis à battre le fer avec tant de force qu'il pouvait le soir ramasser les éclats à la pelle. Bientôt il en eut assez pour se faire une canne de cinq cents kilos. Trois hommes n'auraient pas suffi pour la porter ; lui, par contre, la faisait rouler comme une baguette.

- Maître forgeron, dit Jean, nous sommes quittes maintenant...

Non sans plaisir, Jean de l'Ours prit le chemin. Il avait le désir de voir le monde. Il marcha longuement et tomba sur un grand gaillard qui jouait au palet avec des meules de moulin.

- Que fais-tu donc là ?

- Je m'amuse pour passer le temps. Je m'appelle Roue de Moulin.

- Eh bien Roue de Moulin, on peut dire que tu es fort ! Viens avec moi courir le monde. À nous deux nous serons si forts que nous n'aurons à craindre personne.

Roue de Moulin ramassa ses meules et partit avec Jean de l'Ours.

Ils marchèrent longuement.

En traversant un bois ils virent un homme en train d'abattre un grand chêne. Jean de l'Ours et Roue de Moulin le regardèrent. En un rien de temps, l'arbre se transforma en fagot.

- Je vois, bûcheron, que tu es un homme fort. Moi, je suis Jean de l'Ours et voici Roue de Moulin. Comment t'appelles-tu ?

- Coupe Chêne.

- Eh bien, Coupe Chêne, viens avec nous. À nous trois, nous n'aurons à craindre personne.

Les voilà qui marchent longuement. Bientôt, ils rencontrent un gros gaillard en train d'arracher une colline.

- Que fais-tu donc ?

- Cette colline m'empêche de voir les hautes montagnes. Aussi suis-je en train de la déplacer.

- On peut dire que tu es fort.

- Oui, je suis fort, mais vous aussi à ce que je vois.

- Comment t'appelles-tu ?

- Appelez-moi Porte Montagne.

Ils marchèrent longuement, marchèrent. La nuit les surprit au milieu d'un grand bois. Il y faisait noir comme dans le ventre d'un loup. Ils avaient faim aussi. Ils rêvèrent d'une maison bien confortable avec un grand feu dans la cheminée et une bonne soupe dans le chaudron. Ils aperçurent alors une lumière au loin et bientôt ils se trouvèrent devant un grand château. La porte était ouverte. Ils entrèrent et visitèrent toutes les pièces de la cave au grenier. Il n'y avait personne.

Dans la cuisine un bon repas était prêt et le feu flambait gaiement. Ils s'installèrent : pain, rôtis, pâtés étaient là en abondance ainsi que le vin.

Ensuite, ils se couchèrent et personne ne vint les déranger.

Jean se promena le lendemain dans les chambres, les unes plus jolies que les autres, sa canne de fer à la main, et revint à la cuisine.

- Mes amis, nous resterons quelque temps ici, le lieu ne peut que nous plaire.

- Et si le propriétaire vient ?

- On aura beaucoup de plaisir à le voir.

Jean de l'Ours, Coupe Chêne, Roue de Moulin et Porte Montagne parlèrent au coin du feu.

- Voilà, conclut Coupe Chêne. Il y en aura un chaque jour qui restera au château, les autres iront à la chasse aux alentours. Dès que le dîner sera prêt, il sonnera la cloche et nous reviendrons.

Ce fut Roue de Moulin qui commença. Il fit une bonne soupe et allait justement mettre le sel quand tout à coup, dans la cheminée où il était, il y eut un sacré tintamarre. Comme de la grêle, tombaient ici une main, ici un bras, ici une oreille, une tête, une jambe et à peine tombé, tout se ressoudait autour d'un tronc humain poilu et musclé. Quand les yeux de braise noire furent fixés, l'homme ainsi constitué dit à Roue de Moulin :

- Allume-moi ma pipe.

Sa voix avait de quoi faire frémir.

Roue de Moulin tremblant de peur se pencha vers le feu. L'homme reconstitué en profita pour lui sauter dessus, pour l'assommer et le laisser pour mort au milieu de la cuisine.

La cloche pour le dîner ne sonnant pas, les chasseurs revinrent tout de même.

- Mais que t'est-t-il arrivé ? demandèrent-ils à Roue de Moulin.

- Je ne sais pas, dit-il. J'ai glissé sur une pierre près de la fontaine. Je ne m'en rappelle plus.

La nuit passa.

Ce fut le tour de Coupe Chêne de faire le ménage et la cuisine.

L'homme de la cheminée tomba comme la grêle, se reconstitua et laissa Coupe Chêne à demi mort sur le plancher. La cloche ne sonna pas.

Quand les chasseurs revinrent, ils dirent :

- Que t'est-t-il arrivé ?

- Je suis allé au bûcher. Une bûche m'est tombée sur la tête. Je ne sais plus.

- Bien, dit Jean de l'Ours, va te reposer. Dans une heure, tu n'y penserai plus. Demain ce sera le tour de Porte Montagne.

Celui-ci s'affairait autour du fourneau et de la cheminée quand la grêle se mit à tomber.

- Allume-moi ma pipe, dit l'homme de la cheminée.

- Oui, dit Porte Montagne, tout étonné.

Et lorsqu'il allait saisir un tison, il fut frappé à la nuque et étendu raide mort.

Jean de l'Ours voyant arriver l'heure du déjeuner sans que sonnât la cloche, dit à ses compagnons :

- Il faut rentrer. J'ai peur qu'un nouveau malheur ne soit arrivé.

Ils trouvèrent Porte Montagne étendu sur le plancher avec un fort mal à la tête.

- Je suis allé, dit-il, à la cave chercher du vin. En remontant j'ai dégringolé de l'échelle je ne sais comment. J'ai tout oublié.

Jean de l'Ours s'étonna encore et même fut très énervé.

- Demain, ce sera mon tour et je vous promets que la cloche sonnera.

Le lendemain, Roue de Moulin, Coupe Chêne et Porte Montagne allèrent courir les bois en quête de gibier. En chemin, ils se racontèrent leurs tristes aventures.

- Jean de l'Ours fait le fier, mais quand l'autre lui demandera du feu, il aura bien son coup sur la nuque.

Pendant ce temps, voilà que la grêle tombe dans la cuisine devant Jean tout étonné. Lorsque l'homme fut reconstitué, il lui dit :

- Allume-moi ma pipe !

- Allume-la toi-même !

- Je te dis d'allumer ma pipe !

Et comme rien ne se passait, le diable, oui le diable, car c'était lui, se jeta sur Jean de l'Ours. Aussitôt, ils s'empoignèrent, roulèrent sur le sol, se griffèrent, se mordirent, s'arrachèrent les vêtements puis la peau, les cheveux avec tant de force et de hargne que tous les objets de la cuisine volèrent dans tous les sens : casseroles, fourchettes, couteaux, chenets de la cheminée, barrique de vin, coffre à farine, bahut et bien d'autres choses encore.

Le diable se retrouva sur le sol, visage contre terre, immobile, tout ensanglanté. Jean de l'Ours essuya la sueur qui coulait sur son front et voyant le vaincu à terre, il lui posa une grosse pierre sur le dos, puis s'occupa à préparer le repas. À midi, il alla sonner la cloche.

Les chasseurs étonnés se dirent : « Aujourd'hui, l'homme de la cheminée n'a pas dû venir. Jean de l'Ours a bien plus de chance que nous. » Quand ils entrèrent dans la cuisine, ils trouvèrent Jean fort en colère.

Il est venu, oui, ce diable de la cheminée et l'on s'est sérieusement frictionné les côtes. Vous auriez pu me dire de qui il s'agissait. Et figurez-vous au moment où je sonnais la cloche, il s'est enfui, je suis persuadé qu'il a disparu là, à côté du four. Allons, ne vous inquiétez pas, après avoir bien mangé, on retrouvera sa trace.

Quand ils enlevèrent le four, ils virent un trou. Le diable était passé par là. Ils passèrent par ce trou et entrèrent dans un puits. Là, pour descendre, ils nouèrent des cordes ensemble et, allumant des torches, ils ne virent pas le fond.

- Ce sera Roue de Moulin qui descendra le premier. Prends cette clochette, tu l'agiteras pour que l'on te remonte.

Roue de Moulin descendit mais agita la clochette presque aussitôt car il avait très peur. Ce fut le tour de Coupe Chêne qui alla un peu plus bas. Porte Montagne ne réussit guère mieux.

- Vous ne valez pas grand-chose, je vais vous montrer ce que je peux faire, dit Jean de l'Ours en descendant.

Il cria plusieurs fois d'ajouter une nouvelle corde. Enfin il arriva au fond du puits. Il se retrouva dans une sorte de château et rencontra une vieille toute ridée, assise au coin du feu en train de piler des herbes.

- Femme, où est passé l'homme noir ?

- Tu veux parler de mon mari. Aie pitié de lui, on me l'a vraiment abîmé. Je lui préparais justement un remède pour le ressusciter.

- Qu'importe ton remède. Je veux le voir.

La vieille ouvrit la porte de la chambre du diable. Jean se précipita sur l'homme poilu et ne résista pas au plaisir de lui donner une grande volée.

- Ne me tue pas, gémit le diable, je te dirai les secrets du château.

- Dis toujours !

- Dans ce château, il y a trois grands coffres. L'un est plein de perles, l'autre de diamants, l'autre d'or.

- Dis-moi où ils sont.

- Tiens, voilà les clés.

- Non, passe devant et va ouvrir les coffres toi-même.

Le diable se leva du lit et alla jusqu'aux coffres. Jean s'empressa de les attacher à la corde, agita la clochette pour être remonté. Ensuite, se retournant vers le diable, il agita sa canne de fer.

- Ne me tue pas, dit le diable, je te dirai les secrets du château.

- Dis toujours !

- Dans ce château, il y a trois princesses enfermées. Ce sont les filles du roi de France.

- Dis-moi où elles sont.

Le diable alla jusqu'à une belle chambre. Trois princesses étaient là, apeurées, toutes aussi belles que le jour.

- Filles du roi, ne craignez rien, je suis Jean de l'Ours et je viens pour vous sauver.

Toutes les trois lui sautèrent au cou, pleurant de joie.

Il accrocha la première à la corde et agita la clochette.

- Tirez donc la corde, vous, là-haut !

Quand ils virent apparaître la jeune fille en haut du puits, Coupe Chêne, Roue de Moulin et Porte Montagne se chamaillèrent. Chacun la voulait pour lui.

- Ne vous disputez pas, dit la princesse. Il y en a encore deux autres, plus jolies que moi.

Une fois toutes les princesses sorties du puits, le partage fut vite fait.

- Une pour Roue de Moulin.

- Une pour Coupe Chêne.

- Une pour Porte Montagne.

Et Jean de l'Ours ? Lui, il aura le fond du puits pour toujours. Il eut beau agiter la clochette, la corde ne revenait pas. Il comprit que ses anciens compagnons étaient partis avec les coffres et les princesses. Jean n'avait plus qu'une chose à faire, aller trouver le diable. À nouveau il le menaça. À nouveau le diable lui dit ce qu'il fallait faire.

- Il y a là une cage avec une aigle blanche. Elle te portera sur la terre, mais il faudra que tu lui donnes de la viande, beaucoup de viande. Il te faut prendre un veau et le découper en morceaux. Ainsi tu nourriras l'oiseau.

C'est ce que fit Jean. Il s'installa sur le dos de l'aigle blanche et ils s'élevèrent à grands coups d'ailes. Mais l'oiseau voulait toujours de la viande et le veau y passa tout entier. Jean voyait le haut du puits, l'oiseau n'ayant plus rien à manger commençait à redescendre. Sans hésiter Jean se coupa un morceau de cuisse et le mit dans le bec de l'oiseau. L'aigle remonta un peu, puis s'essouffla. Jean se coupa un autre morceau et l'aigle arriva en haut du puits.

Il fit le tour du château et c'est bien vrai qu'il n'y avait personne.

Jean de l'Ours décida d'aller jusqu'à la ville la plus proche. Là, il demanda si l'on avait vu les trois vauriens, les trois princesses et les coffres.

- Bien sûr, lui dit-on, ils sont là dans l'auberge en train de faire la fête !

Jean s'approcha alors tenant sa canne de cinq cents kilos.

- C'est Jean de l'Ours, cria Coupe Montagne, nous sommes perdus.

Ils sautèrent tous par la fenêtre et plus personne ne les revit.

Quant aux filles du roi de France, Jean épousa la plus jeune qui savait le secret du baume qui guérit tout. Ensuite il acheta un beau carrosse pour aller chercher sa mère et la conduire au château où ils vécurent heureux longtemps.

Questions à réfléchir :

1. Que faisait la jeune fille quand l'ours l'a attrapée ?
2. Comment s'occupait-il de sa femme ?
3. Était-elle heureuse ? Pourquoi ?
4. Pour qui a travaillé Jean de l'Ours ? Recevait-il régulièrement son salaire ?
5. Qu'a demandé Jean de l'Ours comme rémunération ?
6. Quand a-t-il découvert que c'était le diable ?
7. Comment s'appelaient mes chasseurs ?
8. Décrivez la femme du diable.
9. Que le diable a-t-il proposé à Jean de l'Ours en échange de sa vie et sa santé ?
10. Comment ont réagi les chasseurs ?
11. Comment Jean de l'Ours a-t-il pu s'évader du fond du puits ?
12. Qu'a-t-il dû sacrifier à l'aigle ?
13. Pourquoi les chasseurs se sont-ils évadés ?
14. Pourquoi s'est-t-il marié avec la plus jeune fille du roi ?
15. Imaginez : vous êtes un réalisateur d'Hollywood. Vous devez tourner un film d'après le sujet de cette légende. Quel genre aura le film ? Quel titre ? Imaginez un court synopsis pour ce film.
16. L'ours est symbole de quoi ? L'attitude envers l'ours est-elle la même en France et en Ukraine ?

Exercice de vocabulaire : <https://wordwall.net/play/61369/292/969>



Le puits qui parle

Jadis, la rue Amyot, à Paris, s'appelait la rue du Puits-qui-parle. Les méchantes langues disaient qu'un bourgeois excédé y avait noyé sa femme trop bavarde, mais la vérité est différente si l'on en croit le vieux conte.

Il était une fois deux soeurs, la première se nommait Irmensule et la seconde Odette. Leur père voulait les marier, surtout l'aînée Irmensule, qui était sa préférée. Mais, par malheur, chaque prétendant qui se présentait tombait amoureux d'Odette, sans doute plus dotée que sa soeur de charme, d'esprit et de bonté.

Irmensule pleurait, Odette était confuse, et le père se mettait régulièrement en colère, chassant les prétendants l'un après l'autre...

Cela dura jusqu'au jour où le beau chevalier Raoul apparut dans la maison. On lui présenta Irmensule, il regarda Odette. Et cette fois Odette sentit battre son coeur plus vite.

Le père s'aperçut de la chose, Irmensule sanglotait, désespérée, accusant sa soeur de tous les maux. Le père décida de réagir avec énergie.

Voilà pourquoi, le jour même, Odette fut enfermée au fond d'un cachot du couvent des Bénédictines, une bâtisse voisine de la maison des deux soeurs.

Lorsque le chevalier revint en visite, on lui dit qu'Odette était partie en Bretagne, rappelée par une vieille parente, et qu'elle serait absente longtemps, très longtemps... Irmensule avait revêtu ses plus beaux atours ; elle ne se montra avare ni de sourires, ni de mines empressées, et le chevalier resta...

Ainsi commença-t-il à faire sa cour à la jeune fille, peut-être en souvenir d'Odette qu'il ne pouvait oublier, peut-être dans l'attente obscure de la voir tout de même réapparaître. En attendant, Irmensule était folle de joie, et le père se frottait les mains.

Cela dura jusqu'à un jour d'orage ; une pluie soudaine se mit à tomber alors qu'Irmensule et son chevalier servant se promenaient justement dans le jardin. Tous deux se réfugièrent en hâte sous le toit de la margelle du puits pour éviter de se faire trop mouiller.

Là, tout à coup, ô miracle, ils entendirent une voix qui les glaça d'effroi. La voix gémissait, se lamentait, maudissait... C'était la voix d'Odette, déformée, caverneuse...

La pauvrete était toujours enfermée dans le cachot du couvent voisin, mais par une chance inouïe, ce cachot prenait le jour, un pauvre jour, par une ouverture donnant dans le puits de la maison de son père ! Irmensule et le chevalier se sauvèrent... Le père fut mis au courant. Troublé, lui aussi, il se précipita chez les Bénédictines, où on lui confirma qu'Odette était toujours dans sa prison.

Le chevalier parti, il se mit aux aguets près de son puits, et entendit à son tour la voix lointaine d'Odette, sans se douter le moins du monde de la raison de ce phénomène inexplicable pour lui...

Croyant en une quelconque sorcellerie, il alla prévenir le prêtre de la paroisse. Le lendemain, il y eut une procession, des prières en nombre, de l'eau bénite et des signes de croix. Nombreux furent ce jour-là ceux qui entendirent une voix indistincte monter du Puits-qui-parle. Et parmi eux à nouveau le chevalier Raoul, tout triste et tout songeur.

Mais la cérémonie dut être efficace puisque le puits cessa de parler désormais. Certains prétendirent avoir vu d'abord la nuit venue, une ombre passer au-dessus du mur du jardin, une ombre humaine portant autour de la taille comme une longue corde enroulée. Nouveau mystère, une ombre entra et deux ombres sortirent... à ce qu'il paraît.

Quoi qu'il en soit, on ne revit plus jamais Odette, comme envolée de son cachot, ni le chevalier Raoul, lui aussi disparu ; Irmensule resta vieille fille jusqu'à la fin de sa vie.

Questions à réfléchir :

1. Pourquoi cette famille était-elle malheureuse ?
2. Pourquoi le père a-t-il enfermé Odette au fond d'un cachot du couvent des Bénédictines ?
3. Comment s'est comportée sa sœur aînée en absence d'Irmensule ? Et Raoul ?
4. Sous quelles circonstances Raoul a-t-il entendu la voix d'Odette ?
5. Qu'est-ce qu'il est arrivé à Odette et Raoul ? Est-ce que vous imaginez une fin heureuse pour eux ou plutôt malheureuse ?
6. *Rester vieille fille jusqu'à la fin de sa vie* est-ce une fin heureuse ?

Les trois oranges

Il était une fois un roi qui était malade ; aucun médecin ne l'avait pu guérir. Il s'en allait en déclinant, devenant sec comme une bûche ; il avait perdu l'appétit, était plein de fantaisies et, lorsqu'il avait ce qu'il désirait, il ne pouvait pas avaler.

Un forgeron qui faisait le savant alla trouver le roi et lui dit que, pour le guérir, il lui fallait manger trois oranges qui se trouvaient sous la patte de l'ogre.

Je donnerai la moitié de mon royaume, se disait le roi, à celui qui irait me chercher les trois oranges.

Ce roi avait trois fils : l'aîné avait vingt ans, le cadet dix-sept ans, le plus jeune quatorze ans.

- Moi, j'y veux aller, dit l'aîné.

- Eh bien ! vas-y mon fils.

Le garçon fit ses provisions pour un long voyage et partit fier et content.

À mon retour, se disait-il, j'aurai la moitié du royaume de mon père, en attendant l'autre moitié après sa mort.

Il s'en alla, loin, loin, loin...

Défaillant de faim et de fatigue, il s'assit auprès d'une fontaine, sortit ses provisions et se mit à manger.

Voilà qu'arrive un homme âgé vêtu de haillons, avec une longue barbe blanche.

- Bonjour, jeune homme, lui dit-il en le saluant ; j'ai bien faim ; ne pourriez-vous pas me donner un morceau à manger ?

- Non pauvre homme, les vivres que je porte sont faits pour un long voyage ; je ne sais pas si j'en aurai assez pour moi.

Quand il eut mangé, il se leva et se remit en chemin. Il chemina encore pendant trois jours. Il se perdit dans les montagnes.

À la fin, il revint au château de son père en lui disant qu'il était impossible de trouver l'ogre.

Que deviendrai-je ? Que ferai-je ? se disait le roi.

- J'y veux aller, dit le second fils.

- Eh bien ! vas-y mon fils.

Il partit, trouva aussi l'homme âgé, se perdit dans la montagne et revint sans les oranges.

Que deviendrai-je ? Que ferai-je ? se disait le roi.

- J'y veux aller, dit le plus jeune fils ; je suis sûr de réussir ; mes frères ne s'y sont pas bien pris.

- Eh bien ! vas-y mon fils. Cependant, je te trouve bien jeune !

- Ne vous chagrinez pas, je saurai me tirer d'affaires.

Il part, s'en va loin, loin, loin...

Lorsqu'il arrive à la fontaine, il trouve, comme ses frères, l'homme âgé qui lui demande à manger.

- Tenez, brave homme, asseyez-vous là, mangez ; quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

Lorsqu'ils eurent bien mangé et bien bu :

- Où allez-vous jeune homme dans ce pays perdu ?

- Je vais chercher les trois oranges qui sont sous la patte de l'ogre.

- Il vous faut donc aller derrière cette montagne ; là vous trouverez une ferme entourée d'arbres ; il y a une femme qui vous enseignera le chemin. Dans ce moment-ci, elle pétrit.

- Merci, je ferai ainsi que vous me le dites.

Le jeune garçon s'achemine dans la montagne et arrive à la ferme. Il y trouve la femme qui avait achevé de pétrir et balayait le four avec ses mamelles :

- Que faites-vous bonne femme ? Vous vous ferez mal, vous vous brûlerez. Tenez, voici ma cravate ; mettez-la au bout d'un bâton et avec cela balayez le four.

- Vous avez raison jeune homme ; je vous remercie bien de votre bonté. Mais dites-moi ce que vous venez faire dans ce pays perdu ?

- Je viens chercher les trois oranges qui sont sous la patte de l'ogre.

- Cela est bien dangereux mais vous avez été si bon pour moi que je veux vous renseigner : vous partirez à minuit et arriverez à quatre heures du matin à la caverne de l'ogre ; il sera encore endormi. Vous le trouverez couché sur un lit de feuilles sèches. Il a une épine à la plante du pied droit, et les trois oranges sont dans une poche sous la peau de la plante du pied gauche. Voilà une fiole, vous verserez trois gouttes de ce qu'elle contient dans la bouche de l'ogre, cela le fera dormir plus profondément. Ensuite, avec une main, vous gratterez tout autour de l'épine, pendant que de l'autre vous prendrez les trois oranges. Aussitôt vous fuirez rapidement. S'il se réveille, vous poserez sur le sol, de loin en loin, un de ces petits miroirs de dix écus.

Le jeune garçon partit à minuit et arriva à quatre heures à la caverne de l'ogre. Il entra mais il fut épouvanté ; ses cheveux se dressèrent en entendant retentir les ronflements de l'ogre.

Il avança doucement ; l'ogre avait la bouche ouverte ; il y versa trois gouttes du contenu de la fiole. Aussitôt l'ogre ronfla plus fort. Alors de la main gauche il lui gratta le pied, et de la main droite il tira les oranges. Mais la poche était étroite, il eut beaucoup de peine à les en sortir. Quand il eut tiré la dernière, il se sauva au grand galop.

Il n'avait pas fait cent enjambées que l'ogre se réveilla, vit que les oranges avaient disparu ; il sortit de sa caverne en criant, en jurant, vit le jeune garçon qui fuyait et se mit à le poursuivre. Le pauvre s'en aperçut, et, tout en escaladant la montagne, il posa un petit miroir de-ci, de-là.

Cet ogre se croyait joli ; il se regardait dans chaque miroir ; le jeune garçon en profita pour fuir à grands pas, si bien qu'il arriva bientôt derrière la montagne, et l'ogre ne sut plus où il était passé.

Il y avait huit jours que le jeune garçon manquait. Le roi se désolait, s'accusait de la mort de son fils :

- Si je n'avais pas été si barbare, je ne l'aurais pas laissé aller chercher les trois oranges. Je serai la cause de sa mort.

Pendant que le roi se désolait, le jeune homme arriva.

- Père ! cria-t-il du plus loin qu'il le vit, je vous apporte les trois oranges !

Vous pensez si le roi fut content, et la reine aussi ; mais il n'en fut pas de même des frères qui en étaient jaloux.

Au lieu de lui donner la moitié du royaume, le roi le donna tout entier à son jeune fils qui se maria avec la fille d'un autre roi, jolie comme une étoile.

Cric, crac

Mon conte est fini

Cric, crac

Mon conte es acabat.

Cric, crac

Mon conte est fini,

Cric, crac

Mon conte est achevé.

Questions à réfléchir :

1. Quels étaient les symptômes de la maladie du roi ?

2. Que fallait-il lui apporter pour le guérir ?
3. Pourquoi le fils aîné et le fils cadet sont revenus sans oranges ?
4. Quel âge avait le plus jeune ?
5. Qui l'a aidé à trouver l'ogre ?
6. Comment le plus jeune a aidé la femme ? Qu'est-ce qu'elle lui a donné ?
7. Comment fallait-il voler les oranges ?
8. Pourquoi les miroirs ont-ils aidé le garçon ?
9. Comment ont réagi les frères du troisième fils ? Pourquoi ?
10. Imaginez l'ogre. Décrivez son apparence et son comportement.

Exercice de vocabulaire pour « Le puits qui parle » et « Les trois oranges » : <https://wordwall.net/play/61766/860/244>



L'oiseau qui dit la vérité

Trois jeunes demoiselles parlaient tranquillement entre elles en se promenant dans un chemin et en cueillant des mûres.

- Si je me marie, dit l'une d'elles, j'aurai trois enfants. Le premier sera un beau garçon, le second une jolie fille avec une étoile sur le front et le troisième, encore un beau garçon.

Le fils du roi entendit cela alors qu'il était caché derrière le buisson. Il suivit les jeunes filles jusqu'à leur maison. Il demanda à celle qui avait parlé

de se marier de répéter la phrase et la demanda en mariage, disant qu'il voulait la même chose qu'elle.

La jeune fille protesta. N'était-elle pas pauvre ? Elle aurait désormais tout l'or du roi, répondait-il. Ne voulait-elle pas rester avec ses sœurs ? Elle aurait au château les propres sœurs du roi. Rien n'y fit. Il l'emmena au château et l'épousa.

Quelque temps plus tard, le prince, devenu roi, dut partir à la guerre. Sa femme allait avoir le premier enfant. Il la confia à ses propres sœurs en leur demandant de l'aider et de protéger l'enfant.

Le jour venu, les sœurs du roi qui n'aimaient pas la reine mirent un petit chien à la place du beau garçon. Lorsque le roi fut informé que sa femme avait accouché d'un chien, il en fut fort contrarié, mais il aimait tant son épouse qu'il n'en laissa rien paraître à son retour.

Quelque temps plus tard, la reine attendait son second enfant. Le roi dut repartir à la guerre et la confia à ses sœurs. Celles-ci mirent un petit chat à la place de la jolie fille. Lorsque le roi fut informé que la reine avait accouché d'un chat, il en fut très malheureux mais il ne dit rien à son retour.

Quelque temps plus tard la guerre l'appela à nouveau juste au moment où la reine allait avoir son troisième enfant. Lorsqu'il apprit que c'était un autre chien il entra dans une furieuse colère. A son retour, il enferma la reine dans une cage où elle devint la risée de tout le monde.

Au même moment, vivaient non loin de là, dans une petite maison perdue dans la forêt, deux vieillards qui élevaient deux beaux garçons et une jolie fille avec une étoile sur le front.

Quand les enfants eurent vingt, dix-neuf et dix-huit ans, il les réunit pour leur dire :

- Vous m'appellez mon père, et c'est vrai que je vous aime beaucoup. Mais sachez qu'on vous a confiés à moi lorsque vous n'étiez que des bébés. Vous devez appartenir à une grande famille. Malgré toutes mes recherches, je ne l'ai pas trouvée. C'est à votre tour de partir de par le monde pour savoir. Peut-être aurez-vous plus de chance que moi.

L'aîné ayant réfléchi décida d'aller consulter l'oiseau qui dit la vérité. Les deux autres s'écrièrent :

- Que va-t-on devenir si tu ne reviens pas ? Mieux vaut rester ensemble !

- Non, il faut que je parte. Tenez, prenez ce chapelet, si demain il y a du sang dessus, c'est que je serai mort.

Le jeune homme partit sans plus attendre. Sur la route il rencontra une vieille femme toute vêtue de noir et toute courbée.

- Où vas-tu ? Sans doute consulter l'oiseau qui dit la vérité ?

- Oui, répondit le garçon.

- Alors prends cette boule et lance-la, ensuite elle roulera toute seule, suis-la jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Ce sera dans un champ de pierres. Au milieu il y a un chêne gigantesque. Tout en haut de ce chêne l'oiseau est dans une cage. Mais surtout, ne te retourne pas. Cela te serait fatal, comme à tant d'autres !

Le garçon prit la boule, la lança. Il arriva dans le champ de pierres non loin du chêne.

- Tiens ! aujourd'hui c'est un gentil garçon, dit une voix railleuse.

- Il vient pour l'oiseau qui dit la vérité. Je ne pense pas qu'il puisse le décrocher.

Il ne résista pas à l'envie de voir d'où venaient ces voix et se retourna. Il fut immédiatement transformé en pierre.

Le chapelet, le lendemain, se tacha de sang.

L'autre garçon décida de partir malgré les supplications de sa soeur. Hélas, il ne fut pas plus heureux que son frère. Il fut transformé en pierre au pied de l'arbre.

Ce fut donc au tour de la jeune fille. Elle rencontra la vieille femme qui la vit venir à elle avec un sourire. Elle prit la boule dans ses mains et la jeta. Un vacarme épouvantable l'accueillit lorsqu'elle arriva dans le champ de pierres. Elle résista à l'envie de se retourner, grimpa sur l'arbre et approcha sa main de la cage.

Le vacarme était assourdissant mais dès qu'elle décrocha la cage, ce fut le grand silence.

Elle entendit alors l'oiseau lui dire :

- Va dans le petit bois qui se trouve tout près d'ici, cueille une branche du laurier qui chante. Ensuite prends dans une bouteille l'eau de la fontaine qui se trouve dans le bois : c'est de l'eau qui danse. Mets-en une goutte sur chacune des pierres au pied de l'arbre.

La jeune fille fit exactement ce que lui avait dit l'oiseau et chaque pierre se transforma en humain. Il y eut très vite sous l'arbre une foule d'hommes, de femmes, de chevaliers, de rois. Tous étaient venus consulter l'oiseau et avaient été pris par l'enchantement.

Le roi était là aussi car il était venu savoir pourquoi il avait eu des animaux au lieu d'enfants. Toujours est-il qu'il invita sa libératrice au château avec ses deux frères. Il y eut un grand repas. La reine y assista, toujours enfermée dans sa cage. Les sœurs du roi étaient là aussi.

À la fin du repas l'on mit sur la table le laurier qui chante et l'eau qui danse. Tous les convives en furent fort étonnés. Enfin l'oiseau fut placé devant la jeune fille.

- Roi, dit l'oiseau, ces deux garçons et cette fille sont vos enfants. Au moment de leur naissance, quand vous étiez à la guerre, ils ont été enlevés à leur mère par vos sœurs et remplacés par deux chiens et un chat...

Et l'oiseau s'envola par la fenêtre.

Le roi demanda pardon à la reine et la sortit de sa cage.

Mais l'émotion fut si forte, qu'elle en mourut.

Pour se venger, le roi enferma ses sœurs dans la cage et décida de les brûler.

On sait par ailleurs que l'oiseau qui dit la vérité existe toujours.

Questions à réfléchir :

1. Pourquoi le fils du roi a-t-il voulu épouser cette demoiselle en particulier ?
2. La jeune fille voulait-elle devenir la femme du roi ?
3. A-t-elle donné naissance aux enfants dont elle rêvait ?
4. Quels animaux les sœurs du roi ont-elles mis au lieu des enfants ?
5. Ne croyez-vous pas que le roi soit un peu bête vu le fait qu'il ne comprenait pas qu'une femme ne pouvait pas donner naissance à un animal ?
6. Qu'a-t-il fait à sa femme ?
7. Qui s'occupait des enfants du roi et de la reine ?
8. A quel âge leurs enfants ont découvert la vérité sur leurs parents ? Grâce à qui ?
9. Pourquoi c'est la fille du roi qui a pu attraper l'oiseau qui dit la vérité ? (Il n'y a pas d'information dans le texte. Il faut vos idées...)
10. Comment a réagi la mère des enfants à cette découverte ?
11. Qu'est-ce que le roi a voulu faire avec ses sœurs ?
12. Ne trouvez-vous pas un peu injuste que tout le monde ait oublié les vieillards qui s'étaient occupés des enfants ?

13. Selon vous, est-ce qu'une légende peut contenir un peu de vérité ?
14. Que savez-vous de l'affaire de la tour de Nesle ?

Diableries

Le diable serrurier

Au temps où l'on construisait Notre-Dame de Paris, Biscornet, apprenti serrurier, voulait devenir maître dans son art. Pour cela, il fallait accomplir un chef-d'œuvre, et la corporation des serruriers décida que Biscornet devrait ferrer les portes de la cathédrale.

Il ne s'agissait pas d'un mince travail, Biscornet en rêva longtemps, imagina des plans de ferrures superbes, à la fois fines et fortes, aux courbes gracieuses, etc. Mais une chose était d'imaginer, une autre de réaliser.

Biscornet s'en aperçut ; chaque nuit passée à sa forge le décourageait, car le fer refusait d'obéir comme il l'aurait voulu, de se plier à sa volonté. Bref, l'apprenti serrurier n'arrivait pas à réaliser le chef-d'œuvre espéré.

Une nuit, devant le feu allumé et le fer rougi, il eut un geste de désespoir. Il repoussa le fer, jeta le marteau et cria n'importe quoi :

- Au diable !

Aussitôt, le feu se souleva, comme agité par la tempête. Et le diable parut, souriant :

- Bien le bonjour ! Biscornet, tu m'appelles, me voilà. Je suis prêt à t'aider, tu en connais le prix : juste ton âme !

- Pas question, démon ! Et d'abord, je ne t'ai pas appelé.

- Si, tu as crié : « Au diable ! »

- Pas du tout !

- Mais si !

- Tu n'as rien compris !

Aucun des deux ne voulut en démordre ; ils se fâchèrent, et en vinrent aux mains, tant et si bien que l'apprenti serrurier finit par s'évanouir au cours de la bataille...

Lorsque Biscornet s'éveilla le matin, il vit sur l'enclume des ferrures faites, achevées, fines et fortes comme il les avait rêvées, une merveille, un pur chef-d'œuvre...

Et juste à cet instant arrivèrent des maîtres serruriers venus lui rendre visite, qui s'extasièrent, levant les bras au ciel.

Paralysé par les compliments, les félicitations, Biscornet ne sut que dire. Ce travail était-il son œuvre ou celle du démon ? Le démon, il ne l'avait pas appelé, et ne lui avait en aucune façon promis son âme. Donc, le travail était bien le sien, réalisé la nuit sans qu'il ne s'en rende compte.

Biscornet fut nommé maître serrurier. Un grand malaise le prit pourtant lorsqu'on fixa ses pentures sur les portes, et que celles-ci refusèrent de tourner dans les gonds du mur.

Seule fonctionnait la porte principale, celle où passait le Saint-Sacrement. Celle-ci, le diable n'avait pas osé y toucher. Les autres, sur les côtés, servant aux fidèles, restaient obstinément closes. Le diable pensait ainsi décourager les chrétiens d'aller prier.

Biscornet se sentit coupable... et innocent en même temps. Ce n'était pas de sa faute, pensait-il avec obstination.

On dut changer les ferrures et il ne retrouva jamais sa joie de vivre.

Lorsqu'il mourut, là, selon les conteurs les avis divergent, il alla en enfer, disent certains, pour n'avoir pas invoqué le Seigneur, mais le Malin. Tandis que d'autres conteurs prétendent que son ange gardien le sauva à l'ultime seconde, avec l'aide décisive de la Vierge Marie.

À PARIS, le diable se manifeste beaucoup, à ce qu'on sait, souvent sous la forme d'un petit homme vêtu de rouge. Un jour, voilà bien longtemps, on dit qu'il conclut un marché avec Jean Gobelin, teinturier de son état, lui donnant le secret de la couleur écarlate de son vêtement contre son âme.

Le teinturier, qui devint si célèbre qu'on a conservé son nom à tout un quartier de notre capitale, rencontra le démon une nuit, alors qu'il traversait la cour de sa maison, une chandelle allumée à la main :

- Quand me donneras-tu ton âme promise ? demanda le Malin d'une voix impatiente.

- Laisse-moi encore un peu de temps.

- Combien de temps ? Je suis pressé.

- Jusqu'à ce que cette chandelle soit brûlée jusqu'au bout.

- D'accord.

Mais le teinturier, pas bête, jeta aussitôt sa chandelle dans le puits de sa cour, la flamme s'éteignit, et pour que le diable ne puisse pas la rallumer, il fit combler le puits sur-le-champ.

Ainsi put-il garder son âme.

Le diable, en ce temps-là, demeurait dans les ruines d'un vieux château, le château de Vauvert, qui se dressait au creux d'un vallon qu'on appela ensuite, on comprend pourquoi : Denfert (puis aujourd'hui Denfert-Rochereau).

L'endroit était désert, tant les gens craignaient le fâcheux voisinage. Cependant passaient par là très souvent des moines chartreux, installés à Gentilly dans une maison confortable avec prés et vignes attenants, et qui se rendaient à Notre-Dame.

Excédés par la présence du démon, les moines décidèrent de faire le ménage dans les ruines. Sept d'entre eux passèrent trois jours et trois nuits à exorciser les lieux, brandissant la croix, assenant prière sur prière, inondant chaque parcelle de terrain d'eau bénite...

Le diable se défendit avec acharnement ; on entendit longtemps au-dessus des ruines gronder le tonnerre, on vit des éclairs jaillir et des fumées noires se tordre vers le ciel.

Enfin, le démon fut vaincu, il s'enfuit. C'est depuis ce temps-là qu'on dit, lorsqu'on veut se débarrasser de quelqu'un, qu'on l'envoie « au diable Vauvert », puis « au diable », tout court.

Questions à réfléchir :

1. Quelle tache a-t-on confiée à Biscornet ?
2. Qu'est-ce qui n'allait pas dans son travail ?
3. Comment a-t-il pu invoquer le diable ?
4. Que voulait le diable en échange de son aide ?
5. Pourquoi Biscornet se sentait-il malheureux le lendemain ?
6. Où devait se diriger son âme après sa mort ? Qui l'a sauvée ?
7. Sous quelle apparence se manifeste le diable d'habitude ?
8. Comment Jean Gobelin a-t-il pu sauver son âme du diable ? Qu'a-t-il reçu du diable ?
9. Que savez-vous de Jean Gobelin ?
10. Le nom Biscornet ne vous semble-t-il pas symbolique dans ce texte ?
11. Selon vous, pourquoi les légendes dont le personnage principal est le diable sont si populaires ?

Pour cent écus

Mais le diable possédait aussi un refuge à Bicêtre⁶, un bâtiment appelé : « La grange-aux-queues », un lieu où se déroulaient d'affreux sabbats. Le clergé s'en émut, mais là ses exorcismes n'eurent aucun succès.

La chose parvint aux oreilles d'un barbier qui proposa à l'évêque de chasser le démon de ce lieu, moyennant cent écus. L'évêque accepta.

Une nuit donc, le barbier, un cierge allumé à la main, et un flacon d'eau bénite dans sa poche, pénétra dans la grange déserte. Il n'eut pas longtemps à attendre avant que n'apparaisse devant lui l'homme, pâle, vêtu de rouge.

- Que viens-tu faire ici ? demanda le diable.
- Je... je voudrais posséder ce bâtiment. Je le trouve à mon goût.
- Que m'offres-tu en échange ?
- Mon âme.
- Marché conclu !

Le diable s'empressa d'inscrire la transaction sur un parchemin qu'il signa. Après quoi, il s'inquiéta :

- Et quand pourrai-je prendre possession de ton âme ?
- Dès que vous aurez éteint ce cierge, et seulement si c'est vous qui l'éteignez.
- Facile...

Le diable avança aussitôt la main, mais déjà le barbier avait rangé sa bougie, ainsi que le parchemin, dans la fiole d'eau bénite sortie de sa poche.

Comme s'il était brûlé par un feu du ciel, l'homme pâle vêtu de rouge poussa un hurlement de dépit, et s'enfuit sans hésiter davantage.

C'est ainsi que le barbier gagna cent écus, et que le diable dut chercher où loger ailleurs.

Questions à réfléchir :

1. Décrivez le diable.
2. Que voulait le barbier en échange de son âme ?
3. Comment a-t-il trompé le diable ?
4. Le nom Kremlin-Bicêtre ne vous irrite-t-il pas ? Pourquoi cette commune s'appelle ainsi ?

⁶ Aujourd'hui Kremlin-Bicêtre, c'est la banlieue parisienne.

Exercice de vocabulaire pour « L'oiseau qui dit la vérité », « Le diable serrurier », « Pour cent écus » :
<https://wordwall.net/play/62169/701/279>



Construction du pont

À Saint-Cloud, près de Paris, ce n'est pas une église, mais un pont sur la Seine que l'on construisait en ce temps-là.

Sans que le diable ne s'en mêle, les moines bâtisseurs n'arrivaient pas à se sortir de l'ouvrage, les matériaux tombaient dans l'eau, les piles s'écroulaient, et le bailli de Saint-Cloud se désespérait en contemplant ce permanent désastre.

Un matin, alors qu'il rentrait tristement chez lui, il fut abordé par un homme qui le salua avec beaucoup de politesse.

- Que puis-je pour vous ? demanda le bailli.

- Pardon, c'est moi qui peux quelque chose pour vous, et non le contraire, rectifia l'homme.

- Tiens, et à propos de quoi ?

- À propos de votre pont.

Le bailli eut un geste de surprise ; l'autre reprit :

- Jouons cartes sur table, je connais vos difficultés ; moi seul suis capable de les surmonter. Je me présente : Lucifer, diable.

Le bailli sursauta, un cri allait jaillir de sa gorge : « Vade retro, Satanas ! » mais il sut l'étouffer à la dernière seconde.

Au contraire, il dit, reprenant sa respiration :

- Très bien... Voulez-vous m'accompagner chez moi, nous arriverons peut-être à nous entendre ?

Le diable suivit le notable en se frottant les mains. Ils entrèrent dans la maison du bailli, s'installèrent tous deux dans un cabinet tranquille. Une servante leur servit à boire.

- Et maintenant, parlons, commença le bailli. Votre proposition m'intéresse. En échange de votre aide, je vous offre beaucoup d'argent.

Le diable éclata de rire : de l'argent, des lingots d'or, des pierres précieuses, il savait en fabriquer lui-même !

- Non, monsieur le bailli, en échange d'un pont, je ne veux qu'une chose, l'âme de la première créature vivante qui passera dessus.

Le bailli réfléchit un bon moment avant d'accepter le marché.

Le diable établit donc sur le champ un contrat dans les règles, en deux exemplaires, les data, les signa, et prit congé du bailli, bien content, son contrat en poche.

Dès le lendemain, ce fut le début d'une sorte de miracle : les moines-bâisseurs pouvaient bâtir n'importe comment, les pierres semblaient se mettre en place toutes seules. Louant le Seigneur, les moines redoublèrent d'efforts, si bien que le pont fut achevé en un rien de temps, enjambant la Seine avec beaucoup d'élégance.

Mais avant cet achèvement, le bailli prit soin de mettre toute la région en garde : que personne, surtout, ne passe sur le pont sous peine d'être emporté par le diable...

Vint le jour de l'inauguration ; la foule se pressait, mais demeurait à l'écart, regardant de loin, le diable tout guilleret, assis sur le parapet, attendant qu'on le paie.

Le bailli avança seul vers le pont. Le diable se leva à son approche :

- Ce sera donc vous, dit-il, qui allez vous dévouer. Pourquoi pas ? J'ai déjà de nombreux baillis en enfer, mais qu'importe, un de plus ne me déplaît pas...

Sans répondre, le bailli décroisa les bras de l'ample manteau qu'il portait. Et de sa manche jaillit un chat noir qui fila devant Lucifer et traversa le pont comme une flèche.

- Marché tenu ! cria le bailli. Dépêchez-vous de rattraper la première créature vivante qui est passée sur le pont ! Je ne pense pas qu'elle ait une âme, mais cela n'était point précisé dans le contrat...

La foule riait, applaudissait ; le diable se sauva piteusement.

C'est peut-être depuis ce temps-là qu'on accuse les chats de diableries.

En tous cas une chose semble assez étonnante : dans bien des régions de France on raconte avoir construit des monuments grâce à l'aide du diable, payé de la même façon qu'à Saint-Cloud. Comment se fait-il que le diable soit tombé chaque fois dans le même piège ?

Au fond, il ne doit pas être très intelligent, ou bien alors, son envie de faire du mal et de remplir l'enfer d'âmes perdues est si forte qu'elle l'empêche de profiter des leçons de l'expérience.

Questions à réfléchir :

1. Qui bâtissait le pont ?
2. Le contrat était-il conclu entre qui et qui ?
3. En quoi le diable n'était-il pas original ? Pourquoi ne voulait-il pas d'or ni de diamantes ?
4. Comment le bailli a-t-il trompé le diable ?
5. Et vous, les chats noirs vous font peur ?
6. Pourquoi le diable se fait tromper tant de fois ?

En passant par Meaux

Venu de Saint-Cloud (d'autres disent d'Allemagne), le diable arriva à Meaux, où l'on construisait une nouvelle cathédrale. Il s'immobilisa sur le chantier, plein d'admiration : le chœur du bâtiment était déjà terminé, ainsi que la nef jusqu'au portail d'entrée. On commençait les tours, celle du nord, massive, imposante, celle du sud, plus fine, que l'on imaginait s'élancer bientôt vers le ciel, vêtue de ses dentelles de pierre.

Des ouvriers s'affairaient de toute part, les charrois apportaient sans cesse les matériaux les plus choisis. Le diable imagina pourtant pouvoir faire là une de ses méchantes affaires.

Au milieu des compagnons de travail, il vit un petit homme richement vêtu donnant des ordres à chacun. Il s'en approcha, lui fit sa proposition sans ambages :

- Je suis le diable, dit-il, et je peux vous aider à faire mieux ce que vous faites...

- Merci, c'est très aimable, nous n'avons besoin de rien.

- Réfléchissez...

- Et d'abord, que voudriez-vous en échange ?

- Fort peu... L'âme du premier, non, des deux premiers fidèles qui entreront dans la cathédrale achevée.

Comme on le voit, le diable avait dit « deux » par prudence, au cas où on lui referait le coup du chat de Saint-Cloud.

- Ça ne m'intéresse pas, répondit le petit homme richement vêtu.

- J'insiste...

Mais le petit homme, qui était en réalité l'évêque de Meaux en personne, fit un signe de croix si foudroyant que le diable disparut sur le champ, poussant un hurlement... Un hurlement qui brisa les vitres des maisons voisines et fit trembler les échafaudages.

En même temps que le cri, jaillit de sa bouche une puanteur de soufre telle que la tour sud de la cathédrale se couvrit de traînées noires...

Jamais à l'époque, on ne put l'achever. On l'appela, bien entendu, la tour du diable.

Un diable qui continua ses pérégrinations et qui doit les continuer encore, méfiez- vous.

Questions à réfléchir :

1. Décrivez l'état du chantier au moment de l'arrivée du diable.
2. Pourquoi le diable a demandé les âmes de deux personnes et pas d'une seule ?
3. Comment l'évêque a pu se débarrasser du diable ?
4. Cherchez l'histoire de la cathédrale de Meaux. Pourquoi ne l'a-t-on pas finie ?

Le renard et le loup

Le renard appartient au folklore de la région parisienne au moins depuis le Moyen Âge. (Une preuve en est, par exemple, qu'on situe son repaire à Mauperthuis, non loin de Melun, dans le célèbre Roman de Renart.

Le conte qui suit est pourtant un des rares contes d'animaux recueillis dans la région d'Ile-de-France.

Pour une fois, le loup et le renard étaient tombés d'accord. Ensemble ils se mirent à l'affût et sautèrent sur la première chèvre qui commit

l'imprudence de s'écarter du troupeau. La pauvrete n'eut même pas le temps de pousser un bêlement avant de passer de vie à trépas...

- Mangeons-la tout de suite, dit le loup glouton.

- Mais non, rétorqua le renard, on va la faire cuire chez toi, elle n'en sera que meilleure.

- D'accord.

Dans le repaire du loup, ils placèrent un chaudron sur le feu, avec la chèvre dedans... Le pot-au-feu se mit bientôt à bouillir, si bien que le loup s'en purléçait les babines à l'avance.

Devant la mine de son compère, Renard ne put résister à l'envie de lui jouer un tour à sa façon :

- Passe donc l'écumoire, lui dit-il, moi je n'y vois pas trop clair.

Le loup prit l'ustensile de cuisine, se pencha au-dessus du chaudron. Alors, hop, d'une poussée vigoureuse, Renard le précipité dans la soupe bouillante, avant de s'enfuir, tout réjoui d'entendre l'autre hurler de douleur.

Le loup réussit à s'extirper du chaudron ; il lui fallut huit jours pour guérir de ses brûlures.

Le neuvième, il sortit de chez lui... et rencontra le renard, vers qui il se précipita, l'accusant avec véhémence de l'avoir malmené.

Le renard se défendit, raconta qu'il ne s'était rendu compte de rien ; et s'il avait quitté le repaire du loup, c'était pour laisser à son compagnon la chèvre tout entière :

- Tu comprends, je n'avais plus faim tout à coup...

Bref, il en dit tant qu'il embrouilla son compagnon :

- Faisons la paix, proposa-t-il pour conclure, et allons chercher une autre chèvre à croquer.

- Je te pardonne, dit le loup. Et j'accepte.

Ainsi fut fait, une deuxième chèvre attrapée, emportée, jetée dans la marmite au repaire du loup.

Mais, à nouveau, le renard ne put s'empêcher d'y précipiter aussi son compagnon lorsque ce dernier entreprit d'écumer la soupe. Il s'enfuit ensuite comme la première fois, riant plus fort encore.

Au neuvième jour qui suivit, le loup rescapé, bien que toujours endolori, rencontra à nouveau son bourreau sur le chemin ; cette fois, en se précipitant vers lui, il se fit menaçant :

- Je t'ai vu ! cria-t-il. Gare à toi, je vais te faire passer le goût des méchantes plaisanteries !

Renard recula, se défendit comme il le put :

- Je ne sais pas ce qui m'a pris, gémit-il, je n'avais pas ma tête à moi, tu sais, j'ai des ennuis de famille.

À nouveau, devant le discours du rusé, le loup finit par pardonner, à nouveau une chèvre paya de sa vie leur réconciliation...

Chez le loup, le renard essaya de résister à la tentation. Mais lorsqu'il vit pour la troisième fois le loup écumer la soupe sans méfiance, rien n'y fit : pour la troisième fois, le loup tomba dans le chaudron !

Seulement, le neuvième jour, lorsque le loup put sortir de son repaire et qu'il rencontra le renard, plein de furieuse colère, il ouvrit la gueule, ses dents pointues étincelèrent au soleil. Pas question de l'écoutez ! Renard frémit devant le danger :

- Attends, supplia-t-il, s'il te plaît, avant de me mettre à mal, laisse-moi d'abord aller à la messe. Que les portes du Paradis me soient au moins ouvertes !

- J'accepte, gronda le loup frémissant d'impatience. Mais je t'accompagne. Tu ne perds rien pour attendre.

À l'église, maître renard fit semblant de prier, le loup somnolait à ses côtés, mais seulement d'un oeil. Enfin le renard eut une idée : il regarda autour de lui, l'air ennuyé.

- Qu'as-tu ? demanda le loup, intrigué par son manège.

- Le sonneur n'est pas là, répondit le renard. Comment annoncer au monde que je fais pénitence ? Rends-moi ce service, compagnon, sonne la cloche à sa place.

- Je ne sais pas le faire.

- Mais si, c'est facile, regarde.

En un instant le rusé compère attacha la corde de la grosse cloche de l'église à la queue du loup et tira dessus de toutes ses forces.

La cloche s'ébranla, le loup se sentit soulevé de terre, queue en l'air et tête en bas. Arrivé à bonne hauteur, il retomba rudement au sol, avant de repartir encore vers le sommet du clocher, meurtri et affolé, criant à pleine gorge !

Renard riait comme un moine un jour de festin en regardant le pendu aller et venir dans les airs.

Mais il cessa de rire lorsque le loup réussit à se dégager, grâce à un effort désespéré, et se précipita vers lui, les yeux féroces. Là, il sentit sa dernière heure venue.

- Pitié ! gémit-il. Je comprends ta colère ! Avant de mourir accepte pourtant que je revoie une dernière fois ma femme et mes pauvres enfants, que je rédige aussi mon testament. S'il te plaît...

Le loup se laissa fléchir, tout en conservant son air cruel, et en répétant d'un ton résolu :

- Tu ne perds rien pour attendre !

Ils sortirent de l'église et s'en allèrent dans la forêt de Malvoisine, où se trouvait le terrier du renard.

Bien entendu, celui-ci avait une idée en tête. Lorsqu'ils furent à proximité de son gîte, il s'élança soudain vers le trou d'entrée et disparut sous terre. Le loup se précipita à sa suite, mais ne put entrer, le passage étant trop étroit pour lui !

Fou de rage, il hurla, courut, sauta de tous côtés. L'autre, maintenant bien à l'abri dans sa maison, se mit à rire de bon cœur.

Le loup finit par se calmer. Ne voulant pas s'avouer vaincu, il menaça :

- Attends que je ramasse du bois, je t'enfumerai !

- Merci, cria le renard, fais du feu, d'accord, j'ai justement un peu froid.

Le loup réfléchit :

- Je vais plutôt t'inonder; l'Yerres est proche, il me suffira de creuser un brin pour en détourner le cours.

- D'accord, approuva le renard, ne te gêne pas. Qu'il y ait beaucoup d'eau, j'ai grande soif.

Le loup gronda de contrariété, mais il n'était pas encore à bout de ressources.

- Je vais t'envoyer des pierres sur la tête !

- Jette, jette donc, les pierres me seront utiles, il me faut encore monter un mur pour finir ma maison.

Cette fois, le loup ne sut plus que répondre, et c'est le renard qui le conseilla :

- Allons, compère, si tu veux entrer chez moi, passe donc par la cheminée. Elle se trouve tout à côté du grand chêne, à ta droite...

Le loup se dit que le renard était bien sot de lui montrer ainsi le chemin. Il s'avança, découvrit l'extrémité de la cheminée à l'endroit dit, cachée dans les herbes hautes.

Babines retroussées, il sauta sans hésiter... et aboutit en plein dans une marmite emplie d'eau sur laquelle retomba le couvercle.

Le feu se mit à crépiter, et c'est ainsi que le renard, faute d'avoir mangé trois moitiés de chèvre, mangea un loup tout entier.

Questions à réfléchir :

1. Comment le renard s'est moqué du loup ? Parlez de tous les épisodes.
 2. Quatre animaux meurent dans cette légende. Lesquels ?
 3. Quels sont les traits du caractère du loup ?
 4. Quels sont les traits du caractère du renard ?
 5. Connaissez-vous des histoires pareilles sur le loup et le renard ?
- Racontez.

Les trois aveugles de Compiègne

Ce conte est un « classique », colporté depuis le Moyen Age.

Trois aveugles s'en allaient sur la route qui mène de Senlis à Compiègne.

Ils marchaient à la queue leu leu, les deux derniers tenant un compagnon à l'épaule de la main gauche, et tous trois la main droite tendue au moindre bruit signalant un passant.

- La charité, s'il vous plaît, ayez pitié de trois pauvres aveugles...

Hélas, ce jour-là, personne ne répondait à leur appel, si bien qu'ils commençaient à s'inquiéter, tant pour leur repas du soir que pour leur hébergement de la nuit.

- Il ne me reste plus un quignon de pain dans la besace, dit le premier.

- Ni à moi, fit le deuxième.

Le troisième soupira, ce qui revenait à dire la même chose.

- Nous allons être obligés de dormir dans un fossé, reprit le premier.

- C'est sûr, approuva le deuxième.

Et le troisième ajouta :

- Pourvu qu'il ne pleuve pas.

À ce moment passait sur la route, un bourgeois de fière allure, l'escarcelle sans doute bien garnie. Alertés par les pas de son cheval, les trois aveugles reprirent d'une même voix leur plainte habituelle :

- La charité s'il vous plaît...

- Où allez-vous, mes braves ? demanda le bourgeois.

- Où va la route, noble passant. En priant Dieu qu'elle s'arrête pour nous dans une quelconque auberge, offrant le gîte et le couvert. Nous ne sommes pas difficiles.

L'homme sourit ; l'idée d'une bonne plaisanterie lui traversait l'esprit.

- Allons, mes braves, dit-il, à deux cents pas d'ici vous trouverez une excellente hôtellerie. On y mange bien et on y dort de même.

- Hélas, noble seigneur, nous n'avons pas le premier sou pour payer un tel rêve.

- Qu'à cela ne tienne ! Tenez, voici un écu d'or, faites-en bon usage.

Les trois aveugles s'exclamèrent de joie, et remercièrent leur bienfaiteur, chacun croyant qu'un de ses compagnons avait reçu et empoché l'écu, alors qu'en réalité le bourgeois ne donnait rien à personne.

- Soyez béni, généreux passant, et que Dieu vous réserve une belle place dans son royaume.

- Adieu, les braves !

Le cavalier piqua sa monture des éperons et s'écarta quelque peu, tandis que les aveugles continuaient à manifester leur gratitude, agitant leurs chapeaux troués tant qu'ils entendirent le galop du cheval sur la route.

Ensuite, ils tinrent conseil :

- Je propose, dit le premier, que nous suivions l'avis de notre bienfaiteur, allons donc à cette hôtellerie qu'il semble vanter.

- D'accord, approuva le deuxième, j'ai justement grande faim.

- Moi aussi, acquiesça le troisième.

Et les voilà partis sans plus attendre, toujours à la queue leu leu, mais marchant cette fois d'un pas plus guilleret... Sans qu'ils ne s'en doutent, le bourgeois les suivait de loin.

Une compiégnaise rencontrée guida les trois hommes jusqu'à l'hôtellerie recherchée... Ils poussèrent la porte, les narines aussitôt agréablement chatouillées par les bonnes odeurs venant des cuisines.

- Holà, hôtelier ! Nous avons faim et soif !

Impressionné par leur allure décidée, l'hôtelier s'empressa. Il connaissait par expérience des mendiants plus riches qu'ils ne le paraissaient. Il les conduisit donc lui-même à table, fit flamber la cheminée et servir du vin de Soissons en attendant le repas à cinq services comprenant des pâtés, une omelette gigantesque, un lièvre rôti, une tarte chaude...

Les aveugles mangeaient et buvaient de si bon cœur qu'ils ne prêtèrent nulle attention à la présence, discrète d'ailleurs, du bourgeois, qui dînait non loin d'eux, riant à l'avance des suites de l'histoire.

Le ventre plein, les aveugles eurent la meilleure chambre de l'auberge. Ils y passèrent une excellente nuit.

Le lendemain matin, frais et dispos, ils s'apprêtaient à quitter l'hôtellerie, une fois avalés un bon bol de soupe et un dernier verre de vin.

Le bourgeois levé tôt, lui aussi, guettait dans un coin, le résultat de sa farce.

- Eh bien, dit l'hôtelier, cela vous fera en tout douze sous d'or.

- Voilà un écu, dit fièrement le premier aveugle, n'oubliez pas de nous rendre la monnaie.

L'hôtelier tendit la main, attendant la pièce. Ne voyant rien venir, il demanda :

- Et alors ?

- Payez donc, dit le premier aveugle à ses compagnons.

- Mais je n'ai pas d'argent, répondit le deuxième.

- Ni moi, fit le troisième.

- Comment cela ? s'étrangla le premier. Et la pièce ? Et l'écu ?

- C'est à toi que le seigneur l'a donné !

- Non, à toi !

- Mais tu étais devant.

- Je l'ai entendu derrière...

Ce fut un beau charivari d'exclamations diverses, une discussion à laquelle l'hôtelier mêla bientôt sa voix, hurlant qu'il ne voulait rien savoir, et qu'il fallait le payer, ou bien gare, les aveugles se retrouveraient en prison, sans parler de bonne bastonnade en avant-goût...

Le bourgeois riait dans son coin comme un bienheureux. Lorsqu'il eut assez ri, il fit signe à l'hôtelier, lui murmura à l'oreille qu'il allait payer pour les aveugles.

Calmé, l'homme laissa les trois aveugles partir, ces derniers fort désappointés, mais en même temps soulagés de se tirer sans dommage d'une méchante affaire... dont ils ne portaient aucune responsabilité.

- On a quand même bien mangé, dit le premier aveugle pour se consoler.

- Et bien bu, renchérit le deuxième.

- Et bien dormi, ajouta le troisième...

À la queue leu leu, ils reprirent la route, la main tendue au moindre bruit :

- La charité s'il vous plaît, ayez pitié de trois pauvres aveugles...

Pendant ce temps, le bourgeois réfléchissait. Il pensa que l'hôtelier s'était mal conduit envers les pauvres malheureux, les menaçant de prison pour seulement douze sous. Il méritait une leçon, il décida de la lui donner.

- Combien vous dois-je, mon brave ? demanda-t-il. Comptez largement.

- Monsieur, ce sera donc six sous pour vous, plus les douze sous des aveugles, soit dix-huit sous au total.

- Très bien... Dites-moi, avez-vous confiance en votre curé ?

- Mon curé ? Mais... oui, bien sûr, pourquoi donc ?

- Parce que c'est lui qui va vous payer. Il me doit de l'argent.

- Mais...

- Ne vous inquiétez pas. Accompagnez-moi à l'église, nous y réglerons cette affaire sur le champ.

L'un suivant l'autre, ils allèrent donc à l'église, où le curé allait commencer à dire la messe.

- Attendez-moi un instant, fit le bourgeois.

Il rejoignit le prêtre, qui s'inclina devant cet homme de belle apparence. L'autre lui prit familièrement le bras et lui glissa à l'oreille :

- Monsieur le curé, je suis un voyageur de passage. J'ai dormi cette nuit chez l'hôtelier que vous voyez là, près de la porte.

- Je le connais, dit le curé, c'est un de mes paroissiens.

- Je sais, un bien brave homme, mais je le crois souffrant. Cette nuit, il était fort agité et nous a tous empêchés de dormir. Ce matin, il a voulu que je l'accompagne ici. Il a honte de son esprit dérangé, et voudrait que vous lisiez l'Évangile sur sa tête pour guérir. Il est prêt à vous payer dix-huit sous pour cela.

- Dix-huit sous ! Parfait, parfait, je m'occupe de lui dès la fin de la messe.

- Merci, monsieur le curé. Mais voudriez-vous le prévenir de votre accord ?

Le curé se précipita vers son paroissien :

- Ne bougez pas, mon ami, je dis la messe, et je réglerai votre affaire aussitôt après.

- Vous êtes donc d'accord, monsieur le curé...

- Bien entendu ! Je reviens. Priez en attendant cela fait du bien.

Et il s'éloigna sans plus attendre, courant à son office.

- Quant à moi, dit le bourgeois, il me faut partir à présent, on m'attend. Tout est donc en ordre ?

- Tout est en ordre, répondit l'hôtelier en faisant sa révérence. Bonne route, Monseigneur, bonne route. Et merci beaucoup...

Le bourgeois retrouva son cheval et s'en fut, tout heureux de sa malice qui lui rappelait le bon temps de sa jeunesse étudiante...

Pendant ce temps, la messe se disait. Lorsqu'elle fût terminée, le curé alla trouver l'hôtelier.

Voilà qui est fait, dit-il, à votre tour. Agenouillez-vous maintenant.

Mais... je ne suis pas venu pour cela, répondit l'homme, assez étonné.

- Allez, allez, faites ce que je vous dis. Vous verrez, tout ira mieux ensuite.

- Mais laissez-moi, monsieur le curé, et payez-moi plutôt mes dix-huit sous.

« Ça y est, pensa le prêtre, il divague, voilà une crise qui le reprend. Soyons ferme. »

- À -genoux ! cria-t-il.

Il voulut forcer l'hôtelier, le prit aux épaules. L'autre résista, se débattit, réclamant toujours son argent.

Il fallut l'aide d'autres paroissiens pour qu'il se tienne enfin tranquille, l'étole au cou, le missel sur la tête.

Le prêtre dit l'Évangile, l'aspergea d'eau bénite... Et l'hôtelier finit par comprendre qu'il avait été joué.

C'est ainsi que non seulement il perdit dix-huit sous, dus par les aveugles et le bourgeois, mais dix-huit autres sous encore pour le sermon, car les curés ont toujours le dernier mot.

Questions à réfléchir :

1. Que faisaient les trois aveugles ?
2. Que le bourgeois a-t-il donné aux aveugles ?
3. Pourquoi l'hôtelier a servi la nourriture aux aveugles sans hésitations ?
4. Comment s'est résolue la situation à l'heure où il fallait payer ?
5. Est-ce que le cavalier a payé les services de l'hôtelier ?
6. Combien de sous a perdus l'hôtelier ?

7. Comment a « payé » le curé sa « dette » à l'hôtelier ?
8. Le cavalier était étudiant autrefois. Vrai ou faux ?

L'écolier et la meunière

Il n'est pas du tout question de transport de marchandises en bateaux dans ce conte de Conflans-Sainte-Honorine, ville surtout connue comme étant la capitale de la batellerie sur la Seine...

Le meunier de Conflans partit à son moulin en disant à sa femme :

- J'y passerai la nuit, tant j'ai de farine à moudre. Le valet est malade.

Ne m'attends pas ce soir.

- Entendu, mon mari.

L'homme disparu, la femme envoya sa servante porter un message, puis vauqua à des occupations toute la journée. Comme la nuit tombait, elle entendit frapper à la porte. C'était un pauvre écolier maigre et pâle demandant quelque chose à manger, et un abri jusqu'au lendemain.

Elle le regarda durement :

- Passe ton chemin, ce n'est pas une auberge ici !

En même temps qu'elle disait ces paroles, elle pensait :

« Et puis d'abord, j'ai plus plaisir à faire qu'à m'occuper d'un vagabond. »

La porte claquée devant son nez, l'écolier se retrouva dans la rue... Il ne faisait pas très chaud, un brouillard humide commençait à s'épaissir au-dessus de la Seine toute proche. L'écolier s'assit sur une borne, se demandant s'il aurait le courage de reprendre dès ce soir la route de Paris.

Tandis qu'il réfléchissait, il vit arriver la servante du meunier, portant un grand plat de viande bien appétissant. La femme entra dans la maison avec son plat. Un instant plus tard, accourut un petit livreur avec deux bonnes bouteilles de vin couvertes de poussière. Il les remit à la servante et s'en fut, toujours en courant.

Enfin, pour couronner le tout, se présenta un grand militaire, en bel uniforme, les moustaches avantageuses, l'air conquérant, la démarche assurée. On le fit entrer avec empressement.

L'écolier soupira, sauta de sa borne et s'éloigna, en pensant que certains avaient bien de la chance, et d'autres beaucoup moins.

Soudain, il entendit un bruit de pas. C'était le meunier qui revenait de son moulin. Son valet était guéri, et donc sa besogne achevée bien plus tôt que prévu.

De joyeuse humeur, le meunier vit l'écolier, le prit en pitié tant il était triste.

- Qui es-tu, toi ?

- Un étudiant, en route pour Paris.

- Tu n'y arriveras pas ce soir. Pourquoi ne pas passer d'abord la nuit au chaud. Dans cet endroit par exemple.

Tout en parlant, il montrait sa propre maison du doigt.

- Hélas, répondit l'écolier, je viens de frapper à la porte et on m'a chassé.

- Par Dieu, voilà qu'on refuse l'hospitalité chez moi maintenant ! Attends, tu vas voir.

Le meunier se mit à tambouriner à l'huis. On entendit comme un remue-ménage à l'intérieur, et enfin la porte s'ouvrit, la meunière parut, rouge et embarrassée.

- Comment, c'est déjà toi, mon mari ? Tu m'avais pourtant dit que...

- C'est bien moi, le travail est terminé. Et j'ai là un pauvre garçon en plus, à qui nous allons offrir le couvert et le gîte...

La femme fit la grimace.

- Mais, je ne t'attendais pas, vois-tu, et je n'ai rien à manger.

- Allons, cherche un peu, nous ne serons pas difficiles, pas vrai, garçon ? Tu trouveras bien un ou deux oeufs, un quignon de pain pas trop rassis...

- Je vais voir avec la servante.

Tandis que sa femme allait dans la cuisine, le meunier fit asseoir son hôte auprès de la cheminée. La meunière revint bientôt, une cruche d'eau à la main, une assiette dans l'autre contenant un vieux morceau de lard, jauni et rance.

- Voilà tout ce que j'ai.

Les deux hommes se mirent à manger, et le meunier proposa :

- Tu devrais nous raconter une histoire, étudiant, quelque chose de joyeux, qui nous aiderait à faire passer cette pauvre mangeaille...

- Je veux bien, répondit l'écolier... Et j'ai même là une histoire vraie à vous raconter, ma rencontre cet après-midi avec un troupeau de porcs.

- Tiens donc.

- Hé, oui... Ils étaient dans un pré, il y en avait de toutes sortes, des noirs, des blancs, des roses, des petits et des gros, des très gros...

- Tiens donc, répéta le meunier.

- Il y en avait même un d'énorme, et je suis certain que celui-là, il devait donner des jambons aussi beaux et appétissants que celui qui a été porté dans cette maison tout à l'heure.

- Quoi ! s'exclama le meunier.

La meunière pâlit, trembla, bafouilla en disant qu'elle avait complètement oublié cette viande, et qu'elle courait la chercher sur-le-champ. Ce qu'elle fit, apportant aussi un couteau à l'aide duquel elle détacha du jambon deux tranches appétissantes...

- Continuez donc votre histoire, demanda le meunier à l'étudiant.

- Volontiers... Je parlais donc d'un troupeau de porcs en train de se restaurer dans un pré. Ils mangeaient tranquillement, lorsque soudain le loup parut. Sans attendre, il sauta à la gorge d'un animal, dont le sang jaillit, rouge comme un bon vin...

- Attendez..., interrompit la meunière. Vous me faites penser tout à coup à deux bonnes bouteilles que je voulais garder pour mon mari ce dimanche. Il vaut mieux les déboucher ce soir, n'est-ce pas ?

- En effet, ma femme, en effet.

La meunière s'empressa d'apporter les bouteilles poussiéreuses.

- Et vous, mon garçon, reprit alors le meunier, racontez encore. Votre histoire commence à m'intéresser très fort... Vous disiez qu'un loup attaquait le troupeau. Et vous l'avez laissé faire ?

- Que non ! Je pris mon courage à deux mains... Sans oublier de ramasser une grosse pierre, et je m'avançais vers la bête féroce, qui me regardait avec des yeux terribles, et méchants...

- Si méchants que cela ?

- Oh, oui ! Aussi méchants que des yeux de militaire qu'on aurait enfermé dans un meuble de cette pièce.

La meunière poussa un cri, le meunier se leva d'un bond et s'élança vers l'armoire. Celle-ci s'ouvrit d'une poussée, en jaillit le soldat aux moustaches effilées, qui courut vers la fenêtre, l'ouvrit, sauta dans la rue, et s'enfuit sans demander son reste.

Le meunier empoigna un bâton, la meunière se sauva dans la chambre voisine, d'où s'élevèrent bientôt des cris de colère et des cris de douleur...

Le feu dans la cheminée donnait une bonne chaleur. L'écolier se coupa une nouvelle tranche de jambon, se versa un nouveau verre de vin, et eut un sourire béat, en pensant que parfois les choses finissaient par s'arranger dans la vie.

Questions à réfléchir :

1. Que faisait d'habitude la meunière en absence de son mari ?
2. Où se dirigeait l'écolier ? Prés duquel fleuve se passait l'histoire ?
3. Comment s'est préparée la meunière à l'arrivée de son bien-aimé ?
4. Le meunier était-il plus accueillant que sa femme ?
5. Qu'est-ce que la meunière a-t-elle apporté au jeune homme et à son mari ?
6. Comment l'écolier a-t-il forcé la meunière à lui donner du jambon ?
7. Qu'a-t-il raconté pour obliger la meunière à apporter du vin ?
8. Comment a fini cette histoire ?

Les sourds

Un procureur du Châtelet, homme de justice très important, comptait parmi ses clercs un jeune garçon de dix-sept ans, appelé Fouquet, fils d'un vieil ami, Parisien, hardi et la tête pleine d'idées.

Comme il était coutume à l'époque, les clercs n'apprenaient pas seulement un métier chez le procureur, mais servaient aussi de domestiques, allant par exemple ouvrir les portes aux visiteurs.

Un jour donc, Fouquet dut faire entrer dans la maison de son maître un bonhomme, qui lui dit venir de Bagnaux, et vouloir parler au procureur pour un procès qu'il avait avec des voisins.

Fouquet, on ne sait trop pourquoi, se fit prier pour annoncer le visiteur. Comme le bonhomme insistait, il résolut de lui jouer un bon tour.

- Attendez-moi, lui dit-il, je vais voir...

Le procureur travaillait dans son bureau ; le clerc lui fit part du désir de l'homme et ajouta :

- Je conseillerai à Monsieur de lui parler très fort s'il le reçoit, car ce paysan me semble sourd comme un pot.

- D'accord Fouquet, merci. Fais-le venir.

Le clerc s'en fut alors retrouver l'homme.

- Monsieur le procureur va vous recevoir, dit-il, bien qu'il ne soit pas en bonne santé.

- Ah, bon...

- Oui, il est sourd, vous l'ignoriez ? Il vous faudra hurler si vous voulez qu'il vous entende. N'hésitez surtout pas car, ce matin, son infirmité semble plus forte que d'habitude.

- J'en tiendrai compte...

Sur ce, Fouquet introduisit le visiteur et se sauva.

Ce fut un face à face assez particulier ; chacun des interlocuteurs hurla dès le premier bonjour, et se mit ensuite à encore hausser le ton en voyant l'autre chercher à hausser le sien.

Si bien que très vite, personne ne comprit plus rien à ce qu'il disait, tant le concert de hurlements déchirait les oreilles...

Après un bon moment de tapage, l'homme de Bagneux finit par s'enfuir.

- Tu avais raison, dit le procureur à Fouquet qui riait sous cape, comme sourd, il n'y a pire que celui-là...

Seulement, quelques jours plus tard, le paysan revint de Bagneux tenter une nouvelle démarche auprès du procureur, démarche indispensable avant son procès. Cette fois, Fouquet était absent ; le procureur et son visiteur s'aperçurent avec stupéfaction qu'ils n'étaient sourds ni l'un, ni l'autre, mais seulement victimes d'une mauvaise plaisanterie.

« Je vais me venger », se dit le procureur.

Dès son client parti, il voulut taire venir Fouquet, mais le garçon était au jeu de paume. Le procureur alla l'y retrouver.

Fouquet achevait une partie et se trouvait en nage, tant le dernier échange de balles avait été, acharné. Son maître se saisit du prétexte :

- Viens avec moi, ordonna-t-il, prenant une mine inquiète.

Et il l'entraîna chez un proche barbier :

- Soignez-moi ce garçon, qu'il n'attrape pas froid.

- Entendu.

Le barbier entreprit de froter Fouquet, de l'étriller avec ardeur, comme un palefrenier ferait à son cheval.

- Faites circuler le sang mieux que ça, insista le procureur, une pleurésie est si vite arrivée...

Malgré les protestations du clerc, le barbier saisit alors une poignée de verges et frappa le garçon, qui se tortilla et se mit à gémir de douleur.

- N'arrêtez pas, continua l'homme de justice, le père m'en voudrait si son fils tombait malade ! Frappez, frappez toujours !

Encouragé de la sorte, le barbier se mit à manier les baguettes de telle façon que le clerc hurla, hurla de plus en plus fort. Ainsi le procureur se trouva vengé.

Il rit, se penchant vers le garçon :

- Quel bruit tu fais ! cria-t-il. Je ne suis pas sourd, tu entends, je ne suis pas sourd !

Questions à réfléchir :

1. Quelles fonctions avaient les clercs autrefois ?
2. Pourquoi l'homme de Bagnex et le procureur ont-ils hurlé l'un à l'autre ?
3. Comment le procureur s'est-il vengé ?

Princes des voleurs

Conte laonnais, d'une région située dans l'Aisne autour de la ville de Laon, perchée sur la butte.

Il y avait, voilà longtemps, trois frères à Laon, les trois plus rusés voleurs de toute la région. L'un s'appelait Guillaume, le seul à être marié, les autres, Bernard et Maubert. Leur père avait été pendu pour vol, mais cela n'avait point assagi les enfants. Pourtant Guillaume aurait bien aimé vivre tranquillement avec sa femme dans leur cabane, mais il ne savait comment dire la chose à ses frères.

Un jour qu'ils passaient dans la forêt, Bernard désigna un nid de pie au sommet d'un arbre, où une femelle couvait ses œufs.

- Je vous parie, dit-il, qu'un de vous ne saurait aller voler les œufs sans déranger l'oiseau.

- Cela est à la portée du plus maladroit de nos confrères voleurs, répliqua Maubert, regardez.

Et le voilà qui entreprend l'escalade de l'arbre, sans un bruit, sans un mouvement brusque, sans faire craquer une seule branche. Arrivé à hauteur du nid, il gratta sa base de l'ongle, jusqu'à y creuser un trou, par lequel les

œufs glissèrent dans sa main. Il n'eut plus alors qu'à redescendre, en prenant toujours les mêmes précautions.

- Pas plus difficile que ça, dit-il avec fierté, regardez, aucun œuf n'est seulement fêlé.

- Bravo ! s'exclama Bernard, tu as réussi... Mais, en revanche, je suis certain que tu ne pourrais pas aller remettre les œufs dans le nid sans que la pie ne s'envole.

- Mais si, je saurai.

- En ce cas, je te proclamerai le prince des voleurs sans aucune hésitation.

- Tu vas voir.

Maubert recommença alors son escalade, sans remarquer que son frère le suivait.

Tandis qu'il replaçait habilement les œufs en place, un par un, en les poussant du doigt par le trou qu'il avait fait, Bernard lui retirait sa culotte.

À nouveau Maubert redescendit de l'arbre, content de lui.

- Et voilà ! dit-il simplement, s'attendant aux félicitations de ses frères.

Mais Bernard s'exclama en guise de plaisanterie :

- Je ne te crois pas, je suis sûr que tu as mis les œufs dans ta poche.

- Mes poches sont vides, regarde toi-même.

Maubert, joignant le geste à la parole, voulut tirer les doublures de ses poches, et resta stupéfait en voyant sa culotte disparue... Son frère la sortit de derrière son dos et l'agita en riant. Alors, il avoua sa défaite :

- C'est toi, le prince des voleurs !

- Mais non, tu mérites aussi ce titre.

Pendant ce temps, Guillaume ne disait rien. Il n'avait point participé aux exploits de ses frères, et pensa le moment venu de leur annoncer :

- Vous êtes trop habiles pour moi, je ne vous arrive pas à la cheville comme voleur. Le mieux est que je vous quitte...

Les frères protestèrent, essayèrent de le retenir, lui rappelant qu'ils avaient toujours volé ensemble, unis comme les doigts de la main. Rien n'y fit, Guillaume leur dit adieu et s'en alla.

Les jours passèrent, Bernard et Maubert ne pouvaient s'habituer au départ de leur frère.

- L'ingrat, disait Bernard, nous avons toujours partagé, jusqu'ici...

- Voilà ce qu'apporte le mariage, remarqua Maubert en soupirant.

- Je n'y tiens plus, reprit Bernard, je vais aller le voir.

Il partit sur le champ jusqu'à la forêt de Laon où Guillaume habitait dans une cabane. C'est sa belle-sœur qui le reçut, une petite femme craintive, en train de filer sa quenouille au coin de la cheminée :

- Guillaume n'est pas là, dit-elle, je ne sais quand il rentrera.
- Tant pis, je reviendrai. Au revoir, Jeannette.
- Au revoir.

Bernard quitta la cabane, non sans avoir remarqué dans un coin un gros morceau de cochon dans une marmite.

- Tu te rends compte, s'indigna-t-il plus tard, notre frère a tué le cochon, et ne nous a même pas invités.

- C'est insupportable, approuva Maubert.

Guillaume connaissait bien les siens. Aussi s' alarma-t-il en apprenant par sa femme la visite de Bernard :

- Je suis sûr qu'il a vu le cochon, sûr aussi qu'avec l'aide de Maubert il va chercher à le voler au plus tôt. Quel malheur !

- Pourquoi te lamenter ? dit Jeannette, cachons le cochon cette nuit, demain on verra bien.

- Tu as raison.

Guillaume fit un trou sous la huche à pain, il y mit le cochon, et les deux époux allèrent se coucher, la porte de la maison fermée avec soin.

Tandis qu'ils dormaient, les deux frères arrivèrent, comme prévu. Bernard fit un trou dans le mur, pénétra dans la chambre, qu'il fouilla malgré l'obscurité, mais sans trouver la bonne viande.

Il dut se cacher sous le lit, car Guillaume s'était mis à remuer et se réveillait, réveillant du même coup sa femme.

- J'ai cru entendre du bruit, dit Guillaume en bâillant. C'est peut-être dans la grange. Je vais voir.

Il sortit, armé de sa hache. Bernard attendit un instant, puis sortit de sous le lit où Jeannette se rendormait déjà...

Imitant la voix du mari à s'y méprendre, il l'interpella :

- Ça va, tout est tranquille, mais je vais pourtant vérifier si le cochon est toujours en place. Où l'avons-nous caché déjà ?

- Mais enfin, mon mari, grogna Jeannette tout engourdie de sommeil, c'est toi-même qui l'a mis dans un trou sous la huche.

- Bien sûr, bien sûr... Dors, ma femme, tout va bien...

Et Bernard se précipita sous la huche, en tira le cochon enveloppé de linge et n'eut que le temps de fuir en l'emportant, par le trou du mur, car Guillaume revenait déjà de sa ronde.

- Ça va, tout est tranquille...

- Tu me l'as déjà dit, mon mari, murmura Jeannette à nouveau réveillée.

- Comment ? s'étonna Guillaume.

- Tu perds la tête, reprit la femme, ne pas savoir où tu as caché toi-même le cochon...

- Que dis-tu là ?

- Laisse-moi dormir.

Mais Guillaume, frappé d'un pressentiment, courut regarder sous la huche, et vit que le cochon avait disparu. Le verrou de la porte n'était point tiré, hélas, un rayon de lune entra dans la chambre découvrant le trou dans le mur.

« Hé oui, pensa Guillaume avec colère, mes frères sont bien les princes des voleurs. À moi de montrer que je suis plus malin qu'eux »

Dans la forêt profonde et sombre, galopait Bernard, portant le cochon sur l'épaule. Il croyait que Maubert l'avait dépassé, mais soudain il entendit sa voix à son oreille :

- Tu dois être fatigué, laisse-moi un peu ton fardeau.

Bernard accepta avec soulagement et put ainsi aller plus vite. Bientôt, à sa grande surprise, il entrevit une ombre courant devant lui ; il la rattrapa, c'était Maubert !

- Qu'as-tu fait du cochon ? demanda-t-il, d'une voix haletante.

- Mais, c'est toi qui l'avais...

Bernard comprit de suite :

- Guillaume s'est joué de moi cria-t-il, rattrapons-le, il n'aura pas le dernier mot !

Ils coururent et le rattrapèrent sans se faire voir, tandis que leur frère arrivait juste au seuil de sa maison, tout essoufflé.

Guillaume allait frapper à sa porte, mais il pensa à Jeannette endormie, et ne voulut pas la réveiller à nouveau. Il posa un instant son cochon près de lui, il fouilla ses poches afin d'y attraper la clef.

Cet instant suffit aux voleurs pour subtiliser la viande. La clef trouvée, la porte ouverte, Guillaume voulut reprendre le cochon. Celui-ci avait disparu ! Il ne put que murmurer, tout dépité :

- Les coquins !

Il allait s'avouer vaincu devant l'adresse de ses frères, déjà évanouis dans les bois. Un sursaut d'énergie lui fit une fois encore relever le défi...

Heureux et triomphants, Maubert et Bernard couraient côte à côte parmi les arbres, portant le cochon repris à leur frère par un miracle d'adresse et de rapidité. Soudain ils s'immobilisèrent, comme paralysés de stupeur et d'effroi : à la haute branche d'un chêne, se balançait un pendu en chemise.

Une voix gémit, et ils reconnurent avec effarement celle de leur père, mort pourtant depuis bien longtemps :

- Mes enfants, vous me faites honte. Se voler ainsi entre frères, quelle pitié. Allons, vous serez pendus comme moi...

Bernard et Maubert ne purent résister. Abandonnant le cochon, ils s'enfuirent, épouvantés...

Alors, Guillaume descendit de son arbre, se rhabilla et rentra chez lui avec le cochon. Il finit la nuit, le morceau de viande dans son lit, placé entre lui et Jeannette pour plus de sécurité.

Le lendemain matin, il reboucha son mur abîmé tout en réfléchissant :

- Nous allons manger le cochon aujourd'hui, décida-t-il, comme ça, nous serons tranquilles.

Sa femme installa une grosse marmite sur le feu, découpa le cochon et le mit à cuire. Guillaume regardait la chose d'un air réjoui.

Tout à coup, il vit une longue branche pointue descendre de la cheminée, piquer un morceau de viande dans le récipient et remonter avec lenteur.

Il éclata alors de rire, et commanda, vaincu :

- Jeannette, mes frères sont sur le toit. Va leur dire que je les invite à manger. Autrement, cette histoire n'aura jamais de fin, puisque nous sommes tous les trois les princes des voleurs.

Questions à réfléchir :

1. Comment s'appelaient les trois frères ?
2. Quelle était la cause de la mort de leur père ?
3. De quel avenir rêvait le frère marié ?
4. Comment Maubert a-t-il pu voler les œufs du nid de pie sans déranger l'oiseau ?
5. Comment les a-t-il mis à leur place ?

6. Que Bertrand a-t-il fait pendant que son frère mettait les œufs dans le nid ?
7. Les frères étaient-ils contents que Guillaume les ait quittés ?
8. Décrivez la femme de Guillaume.
9. Où et pourquoi Guillaume et Jeannette ont-ils caché le cochon ?
10. Comment les frères ont-ils découvert le cochon ?
11. Comment Guillaume a trompé ses frères ?
12. Quelle décision Guillaume a prise à la fin de l'histoire ?

A la veillée

Contes du Vermandois (Aisne), recueillis au début du siècle, adaptés à partir du patois.

Qui paiera ?

La pluie tombait sur l'étable chaude. La vieille raconta cette histoire pour réveiller un peu ceux qui s'endormaient.

Il était une fois deux soldats de passage par chez nous. Ils avaient faim et soif en entrant dans l'auberge de la mère Antoinette. Là, ils s'installèrent à l'aise en commandant le meilleur.

Ils mangèrent et burent longtemps ; à la fin il fallut payer. Seulement, ils n'avaient pas le sou. Loin d'avouer la chose ils firent assaut de politesses :

- C'est moi qui paye ! dit le premier.
- Ah non, c'est moi, dit le deuxième.
- Tu as déjà payé la dernière fois.
- Mais non, tu as mauvaise mémoire. C'est mon tour !

La mère Antoinette les écoutait se disputer, un grand sourire aux lèvres ; elle sentait déjà dans le creux de sa main la chaleur de l'argent qu'ils allaient lui donner l'un ou l'autre.

- Tiens, cria le premier soldat, j'ai une idée pour nous départager.
- Laquelle ?
- Le sort décidera pour nous.
- On tire à la courte paille ?
- Mais non, il y a une meilleure façon.

Et le premier soldat se tourna vers l'aubergiste.

- Vous allez nous aider, la mère, si vous le voulez bien. On va jouer à colin-maillard ; c'est vous qui porterez le bandeau, celui que vous attraperez en premier payera.

- Ben... d'accord, puisque ça vous arrange.

Les soldats écartèrent tables et chaises, mirent le mouchoir sur les yeux de l'aubergiste et la firent tourner. Après quoi, tandis qu'Antoinette se promenait dans la salle les bras tendus, eux, ils ramassaient leurs sacs et se sauvaient sans bruit, au plus vite.

Lorsque la mère finit par ôter son mouchoir, ils étaient déjà loin. En revanche, c'est son mari qu'elle vit arriver alors, lui demandant à quoi elle jouait là au lieu de travailler. Elle lui raconta sa mésaventure, mais la suite de l'histoire ne nous regarde pas...

Questions à réfléchir :

1. Pourquoi les soldats ont-ils commencé cet étrange jeu avec « C'est moi qui paierai ! » ?

2. Pourquoi la mère Antoinette s'est-elle retrouvée avec un bandeau sur les yeux ?

Grégoire

Le vieux n'était pas venu ce soir-là. Certains s'inquiétèrent, on les rassura, Grégoire allait bien. À la fin, il fallait s'y attendre, on ne parlait que de lui. De fil en aiguille, quelqu'un raconta alors :

- Grégoire, dans le temps, il était jardinier, un bon, travaillant dur et connaissant son affaire. Toujours prêt à rendre service, et malin avec ça. Son seul défaut : un peu de vantardise et le désir d'avoir toujours raison...

Un jour, son maître, un noble comte, décida de se moquer de lui. Il le fit chercher :

- Grégoire, dit-il, j'ai fait venir de Paris un sachet de graines précieuses. Savez-vous ce que c'est ?

Et il montra dans un papier des oeufs de harengs étalés.

- Bien sûr que je connais, monsieur le comte, répondit Grégoire.

Le jardinier bredouilla là-dessus un nom latin, ajoutant que ces graines-là, dans une bonne terre, elles poussaient vite et bien.

- Parfait, dit le maître, prenez, semez et puis prévenez-moi dès qu'elles auront germé.

- À vos ordres, monsieur le comte.

Grégoire s'en fut, tandis que l'autre riait de bon cœur dans ses moustaches :

« C'est pas demain la veille... » pensait-il.

Quelques jours plus tard, le comte rencontra son jardinier :

- A propos, mon ami, et ces graines que je vous ai confiées ?

- Elles commencent à lever, Monsieur le comte, je les arrose régulièrement.

- Tiens donc, je serais curieux de voir ça.

- Si Monsieur le comte veut bien me suivre.

Ensemble, les deux hommes se rendirent à l'extrémité du jardin potager.

- C'est ici...

- Je ne vois rien.

- Baissez-vous, monsieur, vous verrez mieux.

Le comte se baissa, ajusta ses lorgnons sur les yeux, et aperçut... une rangée de harengs saurs bien droits, pointant leurs têtes au-dessus de la terre.

Lorsque le comte se redressa, il ne riait plus ; c'est Grégoire qui souriait, d'un grand sourire candide.

Questions à réfléchir :

1. Qu'est-ce que le comte a donné à Grégoire comme graines précieuses ?
2. Comment Grégoire a-t-il réagi ?
3. Comment Grégoire s'est-il moqué du comte ?

Le malin

Il fallait bien que ça arrive. Nous étions pourtant de bons chrétiens à l'époque, l'un dans l'autre ; n'empêche que le Malin nous est apparu, un soir que nous étions comme aujourd'hui réunis.

La première peur apaisée, on l'entendit qui nous déclarait, les yeux luisants :

- Je suis la moitié du monde, il faudra donc désormais me donner la moitié de ce que vous récolterez. Réfléchissez, je reviens dans dix jours savoir ce que vous avez décidé.

Sur ce, il disparut, laissant derrière lui une odeur de soufre.

L'assemblée se mit à discuter ; à la fin, on résolut d'aller consulter un sage ermite, alors installé non loin dans les bois.

L'ermite réfléchit, et conseilla de demander au Malin s'il voulait le dessous ou le dessus des récoltes. Lorsque le diable revint nous visiter, on lui posa la question.

- Je veux le dessus du panier, bien sûr ! s'exclama le démon.

L'ermite nous fit planter des navets dans les champs, si bien que la part du diable fut constituée de feuilles vertes.

Le diable se fâcha, voyant qu'il était joué :

- Puisque c'est ainsi, je veux le dessous de vos récoltes !

L'ermite nous fit alors planter du blé. En août, nous eûmes les épis, et le diable la paille.

Il n'y a pas si malin qui ne trouve plus malin que lui.

Questions à réfléchir :

1. Comment sent le diable ?
2. Que voulait-il des paysans ?
3. Comment l'ermite a trompé le diable ?
4. Essayez de trouver une traduction littéraire à la dernière phrase de la légende.

Le retour de Lautrec

Dans la forêt près de Chantilly, se dressait le château du sire de Pontarmé ; celui-ci avait une fille qu'aimait un voisin, le beau Lautrec, que sa fille aimait aussi.

Cela aurait pu n'être qu'une histoire d'amour si le sire de Pontarmé s'était montré consentant.

Hélas, il dit :

- Ma fille, il te faut un époux riche et puissant ; Lautrec est le plus pauvre chevalier que la terre ait jamais porté, il ne possède seulement pas six deniers vaillants.

- Mon père, j'aime Lautrec et l'aimerai toujours, répondit la jeune fille.

Le sire ne put la faire changer d'avis. En désespoir de cause, furieux de la voir résister à sa volonté, il appela son geôlier, et la fit enfermer dans une oubliette du château, humide, où la lumière du jour n'entrait jamais.

Apprenant la disparition de celle qu'il aimait, le beau Lautrec, désespéré, partit pour la Terre sainte, en croisade.

Le temps passa. Le sire de Pontarmé allait de temps à autre rendre visite à sa fille. Chaque fois il lui demandait si elle voulait changer d'amour, chaque fois elle répondait qu'elle aimerait mieux mourir.

En vérité, elle s'affaiblissait, rongée par les maladies et la vermine. Mais le sire restait comme elle, inébranlable. Aucun des deux ne voulait céder.

Après sept ans, le chevalier Lautrec revint de Jérusalem. Sur la route de Saint-Denis, tandis qu'il chevauchait, pensif, il croisa un convoi funèbre. C'était la fille du sire de Pontarmé qui venait de trépasser et qu'on menait au tombeau !

Terrible fut sa douleur, et terrible sa colère, si terrible qu'elle fit fuir l'assistance, nobles et prêtres.

Lautrec resta seul devant le cercueil, pleurant des larmes amères sur son amour perdu à jamais.

Après un temps de désespoir, il ouvrit le cercueil et déchira le linceul de toile de lin à l'aide d'un couteau d'or. Il se pencha vers la morte et l'embrassa, de toute sa tendresse.

Alors, miracle, la jeune fille ouvrit les yeux, sourit, se dressa, et se jeta dans ses bras, ressuscitée par l'amour.

Tous ceux qui étaient venus pour l'enterrement, et qui regardaient de loin levèrent joyeusement les bras au ciel. Et les prêtres se réjouirent, criant :
- Au lieu de l'enterrer, nous allons la marier.

Questions à réfléchir :

1. Pourquoi le sire de Pontarmé ne voulait-il pas que sa fille se marie avec Lautrec ?
2. Comment a-t-il essayé de la forcer à oublier son amour ? Est-ce que c'était efficace ? Pourquoi ?
3. Et Lautrec, qu'a-t-il fait quand il n'a plus vu sa bien-aimée ?
4. Que savez-vous des croisades ?
5. Peut-on résumer les relations du père et de la fille par le proverbe « Tel père, tel fils » ?
6. La légende mentionne Saint-Denis. Que savez-vous de cet endroit ?
7. Comment finit la légende ?

Renaud, le tueur de femmes

Renaud possède de si grands charmes, qu'il a charmé la fille du roi. Il l'a menée à sept lieues de sa résidence, à cheval, sans lui dire un seul mot.

Elle, en chemin, elle dit qu'elle a faim et grande soif. Alors, en riant, Renaud lui conseille de manger sa main et de boire son sang, car jamais plus elle ne mangera de pain et ne boira de vin blanc.

Au bord d'un bois profond, enfin ils s'arrêtent, et Renaud la prévient :

- Il y a là-bas un vivier où treize dames sont noyées. Vous serez la quatorzième.

La fille du roi, bien que morte de peur, ne se laisse pas faire. Près du vivier, alors qu'il tire l'épée hors de son fourreau, c'est elle qui le pousse par le côté, le jette dans le vivier, où il tombe, lâchant son arme !

À son tour de rire. Elle appelle :

- Venez, anguilles et tous poissons, manger la chair de ce larron !

Renaud se débat pour ne point couler, il cherche à se rattraper à une branche de laurier. La belle saisit l'épée, coupe la branche sans pitié.

Renaud essaye de l'apitoyer :

- Tendez-moi la main, demain je vous épouserai.

- Va-t'en, Renaud, va-t'en au fond, épouser les treize dames qui y sont...

Renaud ne sait plus que dire, sa résistance faiblit.

- Belle, qui vous ramènera chez vous ?

- Ce sera ton cheval grison, il connaît le chemin.

- Belle, que diront tes parents ?

- Je leur expliquerai que j'ai fait de toi ce que tu as voulu faire de moi.

Adieu Renaud...

Ainsi mourut Renaud, le tueur de femmes.

Questions à réfléchir :

1. Comment est-ce possible de charmer une femme sans lui dire un mot ? (Oui, c'est une question stupide)

2. Qu'est-ce que Renaud a répondu à la fille du roi quand elle s'est plainte de la soif et de la faim ?

3. Combien y avait-il de filles tuées dans la rivière ?

4. Comment Renaud a-t-il essayé de convaincre la jeune fille de lui laisser la vie ?

5. Pourquoi et comment, selon vous, devient-on maniaque ?

Le chien fidèle

Une version de ce conte du Gâtinais existe aussi, dont l'action se situe en forêt de Bondy et à Paris, dans l'île de la Cité.

Il était une fois un chien lévrier du nom de Verbaux qui appartenait à un riche gentilhomme, Aubry de Montdidier.

Le roi tenait Aubry en grande estime et lui prodiguait ses faveurs, ce qui rendit envieux un autre gentilhomme de la cour, le chevalier Macaire.

Ce dernier, à différentes reprises chercha querelle à Aubry, lequel ne répondit que par indifférence et mépris aux provocations du chevalier.

À la fin, Macaire n'y tint plus. Une nuit, il guetta Aubry dans la forêt, se jeta sur lui traîtreusement, un poignard à la main, et le tua. Puis s'enfuit à cheval.

Le chien Verbaux, qui traînait à la suite de son maître, vit seulement la fuite de l'assassin. Il se précipita vers le corps sans vie étendu sur la mousse et les feuilles, se mit à aboyer, à hurler à la mort.

Toute la nuit, il veilla ainsi le cadavre ; la forêt était déserte, profonde, peu de personnes s'y hasardaient... Au matin, Verbaux, gémissant, regagna Montargis, où de braves gens le voyant errer, l'air pitoyable, lui donnèrent à manger et le firent boire. Certains le reconnurent...

Aubry de Montdidier a disparu, on s'interroge, on s'inquiète, on le recherche, et on finit par retrouver son corps dans la forêt.

Le roi ordonne une enquête sur cet assassinat qui le peine. L'enquête ne permet pas de retrouver le coupable. On accuse les brigands, des soldats déserteurs, n'importe qui. En ce temps, les forêts servent de refuge à nombre de malfaiteurs...

Les mois passent. Un jour, le chien Verbaux croise Macaire dans la rue. Alors, il se précipite sur lui, plein de fureur, la gueule ouverte, cherche à le mordre.

Heureusement pour le chevalier, des valets attrapent le lévrier, le repoussent, le chassent. Macaire, qui a crié de peur est tout pâle, il s'éloigne avec précipitation...

Le roi est prévenu de cet incident, il n'a pas oublié Aubry, le gentilhomme de sa suite ; il fait venir Macaire devant lui, le presse de questions. L'assassin se défend, mais le roi demande aussi qu'on lui amène Verbaux...

Lorsqu'il aperçoit Macaire devant lui, Verbaux aboie avec colère, cherche à nouveau à lui sauter à la gorge.

Comme on le retient, il se jette aux pieds du roi, aboie plaintivement, lève vers lui des yeux emplis de tristesse, semble réclamer justice...

Le roi reste troublé, pensif. Il interroge encore le chevalier Macaire, dont les réponses ne le satisfont pas entièrement. Alors, à la grande stupeur de l'assistance, il décide de s'en remettre au jugement de Dieu. Un duel singulier sera organisé, opposant Macaire et Verbaux...

Le combat aura lieu sur le pâtis de la ville, c'est-à-dire sur le terrain inculte réservé aux troupeaux communaux ; une palissade est bâtie, séparant la lice où s'affronteront les combattants, des spectateurs.

Le jour du duel, une foule importante se presse pour y assister : le roi en personne, la cour, le clergé, et un grand renfort de peuple, hommes, femmes et enfants qui murmurent...

Mais les hérauts d'armes demandent de faire silence, ils rappellent les règles du combat, défendent que quiconque porte secours à l'un ou à l'autre des adversaires sous peine de mort immédiate.

Le chevalier Macaire entre dans le champ clos, sans armure, armé d'un seul bâton ; les spectateurs pensent qu'il est fort et lourd, et que Verbaux aura du mal à lui tenir tête.

Le lévrier paraît à son tour. On lui a installé pour refuge possible un large tonneau percé aux deux extrémités...

Le combat commence. Macaire attaque, frappant du bâton, cherchant d'emblée à écraser l'animal sous les coups furieux qu'il lui porte, et que Verbaux ne peut tous éviter.

Macaire est adroit, le chien recule, Macaire redouble d'efforts. Il se sent maintenant en confiance et se découvre.

Alors soudain, Verbaux bondit en avant et prend le chevalier à la gorge ! La foule retient son souffle, mais un cri se fait entendre dans les tribunes ; c'est un parent de Macaire qui réagit et veut aller à son secours. Des gardes l'empoignent, le repoussent...

Dans la lice, Macaire tente en vain de se dégager ; son bâton est à terre... Le lévrier lui serre si fort le cou entre ses crocs que l'assassin n'en peut plus et finit par supplier en un râle :

- Qu'il me lâche, par pitié...

Le roi se dresse sur son banc et demande :

- Avoues-tu ton forfait ?

- J'avoue ! gémit Macaire. J'ai tué Aubry de Montdidier.

Verbaux semble avoir compris, un soubresaut l'agite, il mord plus profondément encore, comme s'il voulait en finir avec le criminel. Mais le roi lui ordonne de lâcher prise. Il obéit aussitôt.

Macaire tient à deux mains son cou ensanglanté, la foule se tait toujours, attendant le verdict royal. Et le roi déclare :

- Dieu s'est prononcé, le chevalier Macaire est coupable, il sera pendu !

La foule applaudit ; allongé sur le sol le lévrier Verbaux gronde doucement, comme apaisé.

Questions à réfléchir :

1. Quel vice a amené au crime commis par Macaire ?
2. Comment le chien a-t-il réagi à la mort de son maître ?
3. A qui a-t-on attribué ce crime ?
4. Comment le chien a-t-il réagit ayant vu l'assassin ?
5. Comment le roi a-t-il décidé de résoudre le conflit ?
6. Quels étaient les règles du duel ?
7. Macaire a-t-il avoué son crime ?
8. A quoi le roi l'a-t-il condamné ?
9. En quoi la fin de cette histoire est-elle un peu absurde pour Macaire ?
10. Croyez-vous à la fidélité des chiens ?

Джерело всіх легенд:

http://eprimaire.free.fr/contes/tradi/recits_fr.html

Методичне видання

Укладачі:

БОЖКО Ірина Сергіївна
КІНЖЕГУЛОВА Наталія Володимирівна

Légendes françaises

Методичні рекомендації з читання
для студентів IV курсу

Відповідальна за випуск *О.Ю. Кудріна*
Комп'ютерний набір і верстка *І.С. Божко*

Підписано до друку 20.05.2024 р.
Формат 60x84/16 Гарн. Таhoma.
Папір офсетний. Друк офсетний. Ум. друк. арк.6.1.
Ум. фарб.-відб. 6,1 . Обл.-вид. арк. 4,9.
Тираж 100 пр. Вид №15.

Видавець і виготовлювач:

Суми: СумДПУ імені А.С. Макаренка
40002. м. Суми, вул. Роменська, 87
Свідоцтво ДК № 231 від 02.11.2000 р.